CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
201e ET 202e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE SERGENT FRÉDÉRIC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR MM. VANDERBURCH ET DUMANOIR

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 21 JUIN 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse	M.	PIERSON.
CHARLES FRÉDÉRIC, son fils aîné (20 ans)	Mlles	DÉJAZET.
LA REINE SOPHIE		JOUASSIN.
ELISABETH DE BRUNSWICK, princesse d'Autriche		DELAISTRE.
LE GÉNÉRAL STURNER	M.	SURVILLE.
LOUISE, sa femme	Mlle	AUGUSTA.
LE COMTE DE SŒCHENDORF	MM.	BLOT.
LE COMTE GUSTAVE DE KEITT, Lieutenant		GOUGET.
LE BARON DE KOPPEN-NICKEN, chambellan		PERRIN.
JEAN FISCH, meunier		FRANCISQUE jeune.
CHRISTINE, sa femme	Mlle	LÉONTINE.
STOLBACH, ancien soldat	MM.	JOSSE
FANFERLICH, garçon meunier		LASSOUCHE.

(La scène se passe à Berlin et aux environs, en 1730.

ACTE I.

LA COUR DU MOULIN DE SANS-SOUCI.

A droite, la maison de Jean. — A gauche, l'entrée du moulin, avec un escalier à rampe en bois, sous lequel est un soupirail de cave. — Au fond, un paysage, avec un petit pont sur la Sprée. Des tables, des chaises, des sacs de farine et autres attirails de meunier.

SCÈNE I.

CHRISTINE, UN GARÇON MEUNIER, puis JEAN.

CHRISTINE, sur l'escalier du moulin.

Comment! to es sûr de ce quo tu mo dis là ?

LE GARÇON, sur le pont.

Ooi, bourgooise.

CHRISTINE.

L'onele Wilhem oo peut pas venir?

LE GARÇON.

Non, bourgeoise.

CHRISTINE.

Ni la eousino Nika, uoo plus?

LE GARÇON.

Absolument, bourgeoise... La tante Fliemann est dangereusement malado, si bien qu'elle se trouve indisposée... le père Wilhem et sa fille sont partis pour aller auprès d'elle, et, quand je suis orrivé dès ce matin, au petit jour, pour les ehercher avec la carriole, que j'ai cogné à la porte...j'ai trouvé visage de bois.

CHRISTINE.

Eh bien! c'est gentil!... nous n'aurons, ni parrain, ni mar-

raine!... Et mon mari, qui est là, à la cave, qui tire de la bière pour le baptême!

LE GARÇON, chargeant un sac.

Oh! pour ce qui est de la bière, on la boira tout de même.

CHRISTINE, appelant.

Eh! notre homme!...

JEAN, paraissant au soupirail.

Voilà, voilà... Sois tranquille, ma petite femme, je serai prêt, je n'ai plus que onze canettes à tirer.

CHRISTINE.

Il s'agit bien de cela!...

JEAN.

De la véritable bière de Hockerland... le roi n'en boit pas de meilleure.

CHRISTINE, soupirant.

Tu en as tiré plus qu'il n'en faut, mon pauvre Jean.

JEAN.

A cause?

CHRISTINE.

A cause que tout est démantibulé, et le baptême remis à je ne sais quand.

JEAN.

Cristi! Christine, qu'est-ce que tu me dis là! (Il quitte le soupirail, et reparait bientôt, sortant par une porte qui donne sur l'escalier.)

LE GARÇON.

Le fait est que c'est désagréable.

CHRISTINE, en scène.

Va faire ta besogne, toi, Fanferlich... tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure.

LE GARÇON.

On s'y conforme, la bourgeoise. (Il va et vient, rangeant çà et là.)

JEAN, agité.

Comment, le baptême est démantibulé?

CHRISTINE.

Mon Dieu oui, l'oncle et la cousine sont obligés de rester auprès de la tante Flicmann, qui est malade.

JEAN.

Elle prend bien son temps, la tante Flicmann!... Un baptême magnifique!... quand j'ai invité tout le monde de Sans-Souci!... quand j'ai tué cinq lapins et deux coqs mâles!... quand je viens de tirer soixante-trois canettes de bière de Hockerland!

CHRISTINE.

C'est désolant!

FANFERLICH.

La bourgeoise! la bourgeoise!... voilà vos locataires qui arrivent. (On voit arriver Élisabeth et le comte, dans un petit bateau, sur la Sprée.)

CHRISTINE.

Il faut donc décommander tous nos amis qui vont venir?

JEAN.

Il faudra donc que nous mangions tout seuls deux coqs mâles et cinq lapins!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLISABETH, LE COMTE.

ÉLISABETH, sautant à terre.

Prenez garde, cher oncle, allez doucement, vous n'avez pas le pied marin.

LE COMTE.

C'est parfaitement vrai, ma... ma nièce, et cela vous prouve mon extrême complaisance, de me prêter à tous vos petits caprices, sur terre et sur mer.

ÉLISABETH.

Vous êtes un homme charmant, mon cher comte.

LE COMTE.

Aussi, j'espère que vous daignerez me récompenser de mon zèle et que nous ne prolongerons pas notre séjour dans ce moulin, fort agréable, sans doute, mais où je me trouve un peu hors de mes habitudes.

ÉLISABETH.

Est-ce que vous ne trouvez pas ce site pittoresque?

LE COMTE, assez froidement.

Je vous demande pardon; c'est ce que la Prusse a de mieux comme paysage... mais je vous avouerai bien franchement qu'à mon âge, à l'approche de l'hiver, ce que l'on trouve de plus pittoresque au monde... c'est le coin du feu.

ÉLISABETH.

Voyons, ne soyez pas un oncle bourru et maussade... je ne vous demande plus que deux jours.

LE COMTE.

En voilà déjà quatre que nous sommes ici, faute d'une auberge.

ÉLISABETH, plus décidée.

Notre voiture n'est peut-être pas complètement réparée... d'ailleurs, je n'ai pas encore vu tout ce que je désire voir à Sans-Souci.

LE COMTE, souriant.

Les oncles obéissent aux nièces, c'est le monde renversé.

ÉLISABETH, voyant Jean et sa femme qui ont causé à voix basse et tout tristes.

Eh mais! voilà nos bons amis, nos chers hôtes... Qu'ont-ils donc? ils paraissent tout consternés.

CHRISTINE, soupirant.

Ah! il y a bien de quoi, madame la comtesse!

ÉLISABETH.

Et qu'est-ce qui vous chagrine si fort?

JEAN.

Figurez-vous le guignon : le baptême était pour ce matin, la nourrice nous a apporté hier le petit, mon petit à moi, un enfant superbe! qui me ressemble, que c'est effrayant... Eh bien! patatras!... la cérémonie, les convives, les deux coqs, les cinq lapins, tout est flambé, à cause de la vieille tante Flicmann.

CHRISTINE.

Nous voilà sans parrain, ni marraine!

ÉLISABETH.

Dame! mes pauvres amis, s'il ne vous faut qu'une marraine, et si ma qualité de voyageuse tout-à-fait étrangère ne vous effraie pas...

JEAN, joyeuse.

Vous! madame?

FANFERLICH.

Vous! madame?

CHRISTINE, faisant la révérence.

D'abord que madame est comtesse, elle ne peut être étrangère nulle part.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'est une affaire arrangée... A quand le baptême?

(Entrée de quatre paysans.)

CHRISTINE.

Pour aujourd'hui, tout-à-l'heure... Tenez, voilà déjà des amis et des voisins qui nous arrivent. (Bas à Jean.) Va donc passer ton habit, toi.

JEAN.

Dieu du ciel! en voilà une chance!... ça me fait l'effet de la fée bienfaisante du Brandebourg qui est descendue dans notre moulin! (Pendant cette fin de scène, des paysans endimanchés arrivent de divers côtés, quelques-uns en bateau. — Jean va à leur rencontre, tout joyeux.)

LE COMTE, bas à Élisabeth.

Encore une étourderie, que nous pourrons placer à la suite de toutes les autres.

ÉLISABETH, bas.

Si mon passage ici ne m'a servi à rien... il aura été du moins été utile à ces bonnes gens...

(Entrée d'autres paysans.)

CHRISTINE, frappant sur l'épaule de Jean.

Va donc passer ton habit!

JEAN.

J'y cours, mon épouse. (Il continue à causer avec l'un et l'autre. Le baron entre lentement par le fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GENS conviés pour le baptême, puis LE BARON DE KOPPEN NICKEN, en petite tenue.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que des drôles, des manants, des bélîtres, qui n'ont pas l'air d'y faire la moindre attention, quand le baron de Koppen Nicken, chambellan de Sa Majesté, les honore assez pour se montrer dans leur tanière! (Tout le monde se range avec plus de crainte que de respect.)

ÉLISABETH, se trouvant presque nez à nez avec le baron. — A part.

Oh! la drôle de figure!... (Haut, ironiquement.) Excusez ces pauvres paysans, monsieur le baron, ils s'attendaient peu, sans doute, à l'honneur de votre visite, et, sur l'apparence, ils vous ont pris pour un homme ordinaire... (Bas au comte.) fort ordinaire même.

LE BARON.

Très-bien, je veux le croire. (Aux paysans.) Eloignez-vous un peu, vilains... Je viens ici en mission... j'ai des renseignements à prendre, et il est inutile que vous jouissiez de ma conversation.

CHRISTINE, à Jean.

Mais va donc passer ton habit!

JEAN.

C'est juste, j'y cours. (Il entre dans le moulin.)

LE BARON à Christine, qu'il prend à part.

C'est vous qui êtes la maîtresse de ce moulin?

CHRISTINE.

Oui, monsieur le baron.

LE BARON, plus bas.

Quels sont ces étrangers?

CHRISTINE, confidentiellement.

Il paraît que ce sont des voyageurs.

LE BARON.

Et quels sont ces voyageurs?

CHRISTINE.

Il faut croire que ce sont des étrangers...

LE BARON.

Bien.

CHRISTINE.

Des étrangers qui arrivent de Vienne.

LE BARON.

Très-bien... vous ne savez pas autre chose?

CHRISTINE.

Si fait, monsieur le baron... une roue de leur voiture était en mauvais état, et ils ont bien voulu accepter l'hospitalité chez nous, attendu que le pays est totalement dépourvu d'hôtellerie.

LE BARON.

Et ils n'ont vu personne outre que vous, pendant leur séjour ici? (Entrée d'une vieille paysanne que l'on soutient.)

CHRISTINE.

Personne, absolument.

ÉLISABETH, bas au comte.

C'est sur nous qu'on prend des informations. (Haut, s'approchant du baron.) Bon Dieu, monsieur le baron, c'est presque une bonne fortune pour nous que de rencontrer une figure à peu près humaine dans ce lieu sauvage... Mon oncle et moi, nous voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction, et nous ne pouvons mieux nous adresser, pour nos notes de voyage, qu'à un homme de cour aussi courtois que distingué.

LE BARON, flatté.

Disposez de moi, madame... Je ne vous cacherai pas que, chargé par le roi, mon gracieux maître, de savoir tout ce qui se passe à Potsdam et surtout à Sans-Souci, mon devoir m'impose la plus rigoureuse discrétion... mais il m'est loisible de satisfaire à la juste curiosité de voyageurs de distinction, qui visitent par hasard notre Prusse grand-ducale, passée depuis peu à l'état de royaume.

ÉLISABETH, galment.

Votre gracieux maître, avez-vous dit?... Entre nous, baron, vous en parlez ainsi par étiquette... le roi Frédéric Guillaume ne passe pas pour être la douceur en personne.

LE BARON, souriant.

C'est vrai!... Sa Majesté est un peu rigide, surtout à l'endroit de la discipline... elle a même de petits moments de vivacité... (Il fait signe de frapper avec une canne.) et au besoin, ces bonnes gens pourraient un témoigner.

CHRISTINE.

Oh! il n'est pas caressant tous les jours, notre roi... (Baissant la voix.) L'année dernière, il a fait battre de verges une pauvre jeune fille de Potsdam, qui s'en laissait conter par le jeune prince.

ÉLISABETH.

Eh! eh! voilà qui est assez inquiétant... Il paraît que la galanterie n'est pas bien reçue en Prusse... Et son fils, le prince Frédéric, annonce-t-il les douces inclinations de son père?

LE BARON.

Pas précisément... il est philosophe, poète, et fort bon musicien.

CHRISTINE, vivement.

Oh! madame, quoique nous ne le connaissions pas, on dit que c'est un jeune homme charmant, bon, gai, vif, spirituel... enfin, tout le contraire de... l'autre.

LE BARON.

Assez, ma mie! captivez votre langue... il vous est interdit de faire des comparaisons qui remontent si haut. (Christine fait entrer la vieille paysanne dans le moulin.)

ÉLISABETH.

Je m'étais laissé dire que le prince Frédéric affectionnait beaucoup un petit domaine qui avoisine ce moulin, et que lui a donné tout récemment le ruian Sophie, sa mère?

LE BARON.

En effet, madame, c'est là que son altesse royale consacre aux arts et à l'étude le temps qu'elle ne donne pas au service du roi... elle doit y vivre retirée et n'y recevoir personne.

LE COMTE, regardant Élisabeth.

Voilà une existence dont on peut se faire la plus séduisante idée.

JEAN, sortant du moulin, en grande toilette et très-agité.

Ah! ciel de Dieu! ah! ciel de Dieu! nous sommes gentils encore à nous tous, de ne pas avoir pensé à ça!

CHRISTINE.

A quoi?

JEAN.

Ce n'est pas pour les illustres personnages ici présents que je le dis; mais, nous sommes bêtes à manger au champ de luzerne... Comment! nous avons le bonheur de posséder une marraine, et nous ne songeons pas au parrain?

CHRISTINE, stupéfaite.

C'est, ma foi, vrai!... il nous manque le parrain.

ÉLISABETH.

Je suis persuadée que monsieur le baron Koppen Nikon ne me refusera pas d'être mon compère.

JEAN, suppliant.

Oh! monsieur le baron, un enfant superbe!... il se nomme Peter... il a déjà sept mois et demi,... il est tout mon portrait.

LE BARON.

Désolé de ne pouvoir vous être agréable en cette circonstance, belle voyageuse... mais, moi, chambellan de sa majesté, je ne puis accepter un parrainage avec ces petites gens... le roi, s'en offenserait, et je serais dans le cas de perdre ma clé.

ÉLISABETH, au comte.

Allons, cher oncle, il faut que vous fassiez encore cette petite corvée là...

LE COMTE.

Impossible... je suis catholique, et ces bonnes gens sont du culte réformé.

CHRISTINE.

Mais, c'est désolant!... on ne peut pourtant pas prendre Fanferlich!

JEAN, se désespérant.

Ciel de Dieu! il n'y a donc plus de parrain dans la nature?... comment! nous ne trouverons pas un petit parrain un peu propre, grand comme le bout du doigt?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, en costume de sergent de la garde du roi.

FRÉDÉRIC, sur le pont, galment.

Qui est-ce qui demande un parrain, par ici?... voilà! présent! (Il fait le salut militaire.)

JEAN.

Ah! bah! un parrain qui nous tombe du ciel!

FRÉDÉRIC, allant à eux.

Est-ce que ce n'est pas de là que viennent toutes les bonnes choses!

LES FEMMES.

Ah! le joli sergent!

CHRISTINE.

Ah! l'amour de sergent!

FRÉDÉRIC, à Jean.

C'est toi qui es le propriétaire de ce moulin?... On m'a parlé de toi... tu es un honnête homme, ça me suffit. (Il lui tend la main.)

JEAN.

Sergent, certainement, vous me faites honneur.

ÉLISABETH, bas au comte.

Ce jeune militaire a un air franc et résolu.

LE COMTE, bas à Élisabeth.

Vous allez accepter d'être marraine avec un simple sergent?

ÉLISABETH, de même.

Pourquoi pas?

LE BARON, à part, regardant Frédéric.

Ah! par exemple!... mais...

FRÉDÉRIC, bas, au baron qui s'est rapproché.

Je vous défends de me reconnaître!

LE BARON, bas.

Il suffit.

FRÉDÉRIC, de même.

Mieux que cela... allez me chercher pour vingt ducats de dragées à Berlin.

LE BARON.

J'y cours avec enthousiasme! (Le baron sort précipitamment, Frédéric se rapproche d'Élisabeth.) Si c'est ma jolie commère, je remercie mon étoile d'avoir conduit ma promenade de ce côté.

Air : Je sais attacher des rubans.

L'histoire a vanté les amours
D'un brave et galant roi de France;
On rend hommage encore de nos jours
A l'objet de sa préférence.
Si l'on eut vu ces yeux si doux
Au temps où vécut Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

ÉLISABETH, un peu émue.

En vérité, monsieur le sergent, vous me rendez toute confuse... C'est donc parmi les sous-officiers de l'armée prussienne que la courtoisie des vieux temps s'est réfugiée.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous, belle dame... les pédants et les hobereaux de Cour l'ont chassé du midi, il a bien fallu qu'elle cherchât asile dans le Nord.

ÉLISABETH.

Oserai-je vous demander le nom de mon jeune compère?

FRÉDÉRIC.

On m'appelle Frédéric, madame.

ÉLISABETH.

Frédéric tout court?

FRÉDÉRIC, gaiement, en indiquant sa petite taille.

Tout court, comme vous voyez... La même curiosité me sera-t-elle permise?... puis-je connaître l'aimable personne, qui veut bien accepter pour compère un simple sergent aux gardes?

ÉLISABETH.

Je me nomme Élisabeth.

FRÉDÉRIC.

Élisabeth tout court?

ÉLISABETH.

Aussi court que possible, jusqu'à présent... Mais je vous présente mon parent, M. le comte de Sæchenderff, connu dans le monde savant, membre de l'Académie impériale de Vienne.

FRÉDÉRIC.

La réputation de M. le comte était parvenue jusque chez nous... (Le comte salue. — Aux autres.) Voyons, ce baptême si pressé est-il pour aujourd'hui?

JEAN.

Tout est prêt, sergent.

CHRISTINE.

Et voilà l'ami Gelichen qui vient nous avertir.

FRÉDÉRIC.

En avant, marche!... fête carillonnée! des cloches, des coups de fusils!... il faut que ce baptême-là fasse du bruit!

TOUS.

Vive le parrain! vive la marraine!

FRÉDÉRIC.

Comment diable! mais le sexe est superbe par ici. (Touchant le menton à plusieurs paysannes, et s'arrêtant devant Christine.) Comment! Jean farine, ce beau brin de femme-là est à toi?... je t'en fais mon compliment. (A mi-voix.) Ce que c'est que d'être si souvent aux arrêts... on n'a pas le temps de connaître son voisinage.

LE COMTE, bas à Élisabeth.

De la prudence, ma nièce!... ne compromettez pas ma dignité d'oncle et d'académicien.

FRÉDÉRIC, offrant son bras à Élisabeth.

Allons, partons.

(Tout le monde forme le cortége et s'apprête à sortir; Keitt arrive, paraissant affairé, et surpris de trouver Frédéric en si nombreuse compagnie.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, KEITT, en uniforme de lieutenant.

KEITT.

Ah bah! est-ce qu'il y a une noce par ici?

FRÉDÉRIC.

Mieux que cela, mon lieutenant... c'est un baptême... je suis parrain et je vous invite... donnez le bras à la jolie meunière, et vive la joie!

KEITT, se rapprochant de lui.

J'ai à vous parler sérieusement.

FRÉDÉRIC.

Sérieusement?... ce ne sera donc pas pour aujourd'hui.

KEITT.

C'est très-grave, très-pressé.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas si c'est plus grave que le baptême... mais ce doit être moins pressé.

KEITT.

Je vous proteste qu'il faut que je vous parle à l'instant... et, s'il est nécessaire, je vous commande, comme officier, de m'obéir.

FRÉDÉRIC.

Je vous ferai remarquer, lieutenant Keitt, que je viens de passer huit jours aux arrêts, que je ne suis pas de service, et... (Bas, se rapprochant de Keitt.) Laisse-moi donc tranquille! je suis en train d'être parrain et de devenir amoureux!

KEITT, à part.

Raison de plus, il est de mon devoir de...

FRÉDÉRIC, bas.

Va te promener, je n'écoute rien. (Haut.) Ami Gelichen, ouvre la marche, nous te suivons à la chapelle.

CHŒUR.

Air de M. DÉJAZET fils.

Nous voilà tous, parents amis, } *bis.*
Pour le baptême réunis. }
La cloche sonne à la chapelle,
Écoutez, sa voix nous appelle!
Partons, amis.

FRÉDÉRIC, *à mi-voix à Keitt.*

Heureux et fier, en ce jour mémorable,
Tout bas je rêve au plus doux lendemain:
En attendant un rôle plus aimable,
Contentons-nous de celui de parrain.

REPRISE DU CHŒUR.

(*Sortie bruyante et animée.*)

SCÈNE VI.

KEITT, puis LE BARON.

KEITT.

Au diable!... Il se dit penseur et philosophe, et il a des moments de fougue où il n'écoute rien... Cela le regarde après tout... je venais l'avertir, il m'envoie promener; grand bien lui fasse!...

LE BARON, arrivant essoufflé, chargé de boîtes de dragées.

Ouf!... Eh bien! ils ne sont plus là?... ils sont partis?... qu'est-ce que je vais faire de mes soixante-cinq boîtes?

KEITT, riant.

Eh! bon Dieu! mon cher baron, vous êtes chargé de toutes les douceurs du royaume!... Avez-vous dévalisé tous les confituriers de Berlin?

LE BARON.

Je ne pouvais me refuser aux ordres du prince royal, vous le concevez... mais je n'en puis plus... Vous ne vous le figurez pas, mon cher lieutenant, les bonbons, c'est extrêmement lourd.

KEITT.

Sur l'estomac?

LE BARON.

Non, sur les bras, surtout quand on en porte une pacotille... Sans compter que cela peut me compromettre... si le roi savait que j'ai trempé en quoi que ce soit dans cette imbécile de cérémonie... je pourrais perdre ma clé.

KEITT.

Laissez donc!... où diable voulez-vous que notre bien-aimé souverain trouve jamais un chambellan de votre zèle et de votre force?... vous faites ses commissions les plus désagréables, vous essuyez ses mauvaises humeurs et ses boutades... il ne vous remplacera jamais, baron de Koppen Niken... vous êtes inamovible.

LE BARON, sérieusement.

Je prouve mon entier dévouement à Sa Majesté, lieutenant Keitt... rien ne me coûte, en fait d'obéissance passive pour mon maître... Je sais qu'on est jaloux de ma faveur, mais je m'en moque.

KEITT.

Puisque vous êtes si bien avec le roi il a dû vous dire le grand secret, touchant le prince son fils?

LE BARON, étonné.

Non, il ne m'a rien dit du tout...

KEITT.

Du moment que vous n'êtes instruit de rien, il ne m'appartient pas d'être indiscret.

LE BARON.

Aidez-moi donc à me débarrasser de ces horribles friandises... Vingt ducats de dragées!... je vous demande un peu!

KEITT.

C'est que véritablement ce pauvre baron est chargé comme un mulet d'artillerie.

LE BARON.

Absolument. (Keitt lui aide à se débarrasser de ses boîtes.)

KEITT.

Voilà de quoi sucrer tout le village.

LE BARON.

Maintenant, mon cher lieutenant, je vous souhaite bien le bonjour... je n'ai pas envie de me compromettre davantage... (Flairant ses bras, l'un après l'autre.) Pourvu que je ne sente pas les pralines!... car, si Sa Majesté s'en apercevait, je serais dans le cas de perdre ma clé. (Il sort par le fond.)

KEITT.

Excellente pâte de Baron!... il peut perdre sa position... mais, s'il perd son esprit, je donne deux mille écus à celui qui le trouvera.

(Bruit, musique, exclamations en dehors, coups de fusil: les gens du baptême reviennent joyeux et en cortége.)

SCÈNE VII.

KEITT, FRÉDÉRIC, ÉLISABETH, JEAN, CHRISTINE, Gens du Baptême, musique.

TOUS.

Vive le parrain ! vive la marraine !

FRÉDÉRIC.

Et le bambin que vous oubliez !... un bon gros joufflu qui ne demande qu'à vivre !... criez-donc : vive Péters Fisch !

TOUS.

Vive Péters Fisch !

JEAN.

Sans oublier le père et la mère !

CHRISTINE.

Tiens ! comme de juste.

FRÉDÉRIC, voyant les bonbons.

Ah ! bravo !... Le baron est un commissionnaire de première force.. voilà les fruits obligés du baptême. (Il prend des dragées dans un sac et en jette plusieurs poignées aux paysans ; puis, vient offrir les deux plus belles boîtes à Elisabeth et à Christine. — A Elisabeth.) Ah ! ma jolie petite commère, je crains bien qu'au fond de cette boîte, vous ne trouviez un cœur perdu au milieu des dragées.

ÉLISABETH.

Savez-vous, monsieur Fréderic, que cela ressemble à une déclaration !

FRÉDÉRIC.

Quand cela serait... de la part d'un sergent, c'est sans conséquence.

ÉLISABETH, à mi-voix.

Je commence à croire qu'il y a sergent... et sergent.

CHRISTINE.

Messieurs et mesdames, je propose à l'honorable société une valse, en attendant le repas somptueux que l'on prépare dans la grange.

JEAN.

Deux coqs mâles et cinq lapins, rien que ça !

FRÉDÉRIC.

Bonne idée ! accepté !... Ma belle commère, vous ne pouvez me refuser la première. (Allant vers Keitt, à mi-voix.) Allons, mon brave Keitt, renfonce ton air boudeur, mets ton aiguillette dans ta poche et fais valser madame Jean.

KEITT, bas.

Mais, prince, je vous répète que...

FRÉDÉRIC, bas vivement.

Chut ! pas de prince !... Tu ferais le plus grand tort au sergent, qui a déjà obtenu deux regards langoureux et un petit serrement de main.

CHRISTINE.

En place !...

(On se place. — Fanferlich, monté sur un tonneau, joue du fifre.)

FRÉDÉRIC, se bouchant les oreilles.

Miséricorde !... dans quoi souffles-tu comme ça, animal ?

FANFRELICH.

C'est pourtant moi qui suis le plus fort de l'endroit sur la flûte douce. (Il fait entendre un son aigu.)

FRÉDÉRIC.

Ah !... veux-tu bien retenir ta respiration !... Donne-moi ça, et va te cacher quelque part. (Il tire sa flûte de sa poche et prend place sur le tonneau.)

CHRISTINE.

Tiens ! est-ce que vous savez jouer de la flûte, parrain ?

FRÉDÉRIC.

Mais, pour un sergent, on trouve que je ne m'en tire pas trop mal.

CHRISTINE.

Ah ! voulez-vous m'accompagner la chanson
« Quand le roi va-t-à la chasse. »

FRÉDÉRIC.

Volontiers, ma mignonne... j'accompagne tout ce qu'on veut.

CHRISTINE.

Air de M. Déjazet.

« Quand le roi va-t-à la chasse,
« Il attrape des perdrix,
« Il en mange, il en fricasse,
« Il en donne à ses amis.
« Ut, mi, fa, ré, mi,
« Chantez mon petit ami,
« Mi, mi, fa, ré, sol,
« Chantez, rossignol. »

FRÉDÉRIC.

Second couplet !

N'allez pas au bois, fillette,
Y a-t-un méchant loup-garou
S'il vous rencontrait seulette,
Il vous mén'rait dans son trou.
Mi, mi, fa, ré, mi, etc.

REPRISE.

Mi, mi, fa, ré, mi, etc.

FRÉDÉRIC.

Troisième et dernier couplet !

Ces jours passés, Marguerite
Eut si peur en le voyant,
Qu'elle en a fait tout de suite
Un p'tit loup-garou vivant.
Mi, mi, fa, ré, mi, etc.

(*On danse. — Le roi paraît, s'avance sans être vu, et finit par se trouver au milieu d'un grand rond formé par les paysans.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE ROI, LE BARON, quelques Officiers.

TOUS, le reconnaissant tout-à-coup.

Le roi !

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?... Que faites-vous ici, tas de fainéants ?... est-ce jour de fête, ce matin, pour vous divertir ?... Et vous, monsieur, n'avez-vous pas honte de faire ainsi le baladin !... le prince royal !

TOUS.

Le prince royal !

LE COMTE, bas.

Je m'en doutais.

ÉLISABETH.

Et moi, j'en étais sûre.

FRÉDÉRIC, sur le tonneau.

Majesté... il n'y a ici qu'un sergent aux gardes, qui s'amuse... comme un sergent.

LE ROI.

C'est manquer à votre dignité !... Vous, jouant de la flûte sur un tonneau !

FRÉDÉRIC.

C'est une manière de m'élever au-dessus de vos autres sujets. (Le roi regarde de loin Elisabeth avec mauvaise humeur.)

ÉLISABETH, bas au comte.

Si vous m'en croyez, nous nous retirerons... je ne crois pas le moment bien choisi pour une présentation. (Elle sort avec le comte et fait une profonde révérence au roi.)

LE ROI, à mi-voix.

Quelle est cette belle dame ?

CHRISTINE.

Sauf vot' bon plaisir, majesté, c'est la marraine de not' petit.

FRÉDÉRIC.

C'est la marraine de leur petit... l'héritier présomptif de ce moulin.

LE ROI.

Quelque coureuse d'aventure.

(Les paysans remontent et les officiers se rapprochent.)

FRÉDÉRIC, à part.

La voilà tout effarouchée !... je ne la verrai peut-être plus !

LE ROI, aux officiers de sa suite.

C'est bien, messieurs, vous pouvez retourner à Berlin... mes heiduques suffisent pour accompagner mon carrosse... Que tout soit prêt pour demain, la revue aura lieu au point du jour, que personne n'y manque !... La discipline de l'armée se relâche, des officiers s'absentent la nuit... je l'ai positivement défendu... L'absence dans les rangs sera regardée et punie comme désertion... fût-ce un officier supérieur, un général, un prince de ma maison, il n'échapperait pas au châtiment !... Allez, messieurs. (Au baron.) Monsieur Koppen Niken, restez dans les environs, promenez-vous çà et là, je pourrais avoir besoin de vous.

LE BARON.

Oui, sire, je vais me promener avec enthousiasme. (Il salue et sort.)

LE ROI, à tous.

Eh bien ! que faites-vous là, à bayer aux corneilles ?... Allons, malôtrus, hors d'ici !... allez à votre travail !... et vous, femmes, à vos marmites !... dépêchons... Sortirez-vous, drôles !

JEAN.

Ah ça ! mais, minute, majesté !

LE ROI.

Hein ?

JEAN.

Je suis ici chez moi... et c'est moi qui trouve drôle que vous veniez faire comme ça du bruit dans ma maison.

LE ROI, se calmant.

C'est juste !... charbonnier est maître chez lui. (A Frédéric.) Mais enfin, vous, monsieur, que veniez-vous faire ici ?

FRÉDÉRIC.

Je suis le parrain de son premier, sire... Dans le principe, j'étais venu ici pour traiter avec ce brave homme d'une petite

affaire... Voulant agrandir le parc de Sans-Souci, que la reine, ma mère, vient de me donner pour mes étrennes, je veux lui acheter son moulin pour l'abattre et prolonger ainsi ma vue jusqu'à la Sprée.

CHRISTINE.

Abattre notre moulin?

JEAN.

Je vous suis dévoué corps et âme, prince, et je vous le prouverai quand vous voudrez... mais je ne vends pas mon moulin.

FRÉDÉRIC.

Mais, nigaud, si je t'en donne le double, le triple de sa valeur?... si je t'en fais bâtir un tout neuf?

JEAN.

Un neuf ne vaudra jamais celui-là... Mon père et mon grand-père y sont morts... j'y ai épousé Christine, mon petit Peters y est né... Tel qu'il est, je le garde.

CHRISTINE.

Tu as raison, not' hommme.

LE ROI.

Par là, corbleu! voilà un jeune mulet bien entêté!... Et si le roi ordonne qu'on jette ta bicoque par terre?

JEAN.

Oh! oh! pas de danger... tout dur à cuire qu'il est, le roi Frédéric-Guillaume n'oserait pas faire un coup comme ça.

LE ROI.

Et pourquoi?

JEAN.

Parce qu'il y a des juges à Berlin!

LE ROI, frappé.

Bien!... très-bien!... Tu as du caractère, tu crois à la justice de ton pays, tu es un bon citoyen... ton moulin restera debout.

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI.

Et je ferai mettre un jour sur ta porte, en lettres d'or : « Il y a des juges à Berlin. »

TOUS.

Vive le prince Frédéric!... vive le roi Guillaume!

LE ROI.

C'est bon, c'est bon, braillards... rentrez chez vous, allez à la besogne... cela vaudra mieux que de m'étourdir par vos cris.

TOUS.

Vive le roi! (Tout le monde sort.)

SCÈNE IX.

LE ROI, FRÉDÉRIC.

LE ROI, assis.

Et vous, monsieur!... je vous ai fait sergent... et vous vous comportez comme un caporal!

FRÉDÉRIC.

Le génie ne dépend pas des grades, sire.

LE ROI.

Et c'est ici que je vous trouve... quand j'allais vous chercher à votre palais de Sans-Souci, pour vous parler d'affaires d'État!...

FRÉDÉRIC, étonné.

A moi, sire?

LE ROI.

Mais il paraît qu'il faut les traiter dans ce moulin... soit... Vous avez vingt ans, Frédéric... on a vu des règnes commencer plus tôt que ça.

FRÉDÉRIC, s'inclinant.

Sire, je ne désire pas que le mien commence sitôt.

LE ROI, vivement.

Parbleu! ni moi non plus... Bref, j'ai dû songer pour vous à une alliance, qui fût une nouvelle garantie pour la prospérité de la Prusse.

FRÉDÉRIC, interdit.

Vous voulez me marier, mon père?

LE ROI, se levant.

C'est fait... Mon ambassadeur à Vienne a épousé, pour vous, sur la frontière, une nièce de l'empereur Charles VI... une Brunswick de Wolfen-Buttel... une princesse accomplie à tous égards, et d'une des plus nobles maisons d'Autriche.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Je suis marié!... sans connaître ma femme, sans l'avoir jamais vue, même en peinture!

LE ROI.

C'était parfaitement inutile... Une affaire superbe, une occasion qu'il fallait saisir.

FRÉDÉRIC.

Ainsi... vous me donnez une femme... d'occasion?

LE ROI.

Ce mariage met fin à la guerre de Pologne et me donne la moitié de la Silésie.

FRÉDÉRIC, à part.

Et je suis les arrhes du marché.

LE ROI.

Dans cette circonstance, je vous élève au grade de lieutenant... quoique vous n'ayez pas encore le temps de service obligé pour mériter cette faveur.

FRÉDÉRIC.

Merci du grade, mon père... Vous n'avez pas voulu mettre une aiguillette de laine dans ma corbeille de mariage... c'est une attention délicate de votre part... Quant à votre princesse, que je vois d'ici, parfaitement sèche, complètement raide, symétriquement tirée au cordeau, je la refuse... positivement.

LE ROI.

Qu'est-ce à dire, monsieur?... oseriez-vous résister à ma volonté?

FRÉDÉRIC.

Ma vie vous appartient, comme soldat, sire... mais vous ne pouvez pas disposer de mon cœur... Une alliance politique me paraît odieuse... Non, je ne ferai pas cette lâcheté, que de promettre mon amour à une femme qui ne m'inspirerait que de l'aversion... Le plus pauvre ouvrier de Berlin est plus heureux que moi : il peut se marier à son gré, aimer sa femme... moi, il faut que je trompe la mienne, que je sois sans âme, sans foi, parce que je suis... prince royal.

LE ROI, l'interrompant.

Est-ce votre ami Voltaire qui vous apprend à faire de si belles déclamations?... C'est depuis que vous êtes en commerce de lettres avec ce français, que vous êtes devenu raisonneur et philosophe.

FRÉDÉRIC.

Je m'honore de son amitié, mon père... c'est un grand homme.

LE ROI.

C'est un barbouilleur de papier très-dangereux!... et, s'il griffonnait dans mes États, je le ferais pourrir à la citadelle de Custrin!

FRÉDÉRIC.

Vous auriez tort, sire... Vous me reprochez mon goût pour l'étude?... Ah! faites la guerre, sire, et vous me verrez agir... Au lieu d'acheter la Silésie par une alliance, prenez-la de vive force; au lieu d'épouser l'Autriche, battez-la!

Air : Époux imprudent, fille rebelle.

Jugez mieux votre fils, mon père,
Et sachez connaître son cœur;
Vous-même enseignez-moi la guerre,
Guidez mes pas au champ d'honneur.
A ma jeunesse encore inoccupée,
Pour la victoire il suffit d'un seul jour...
Je veux de la gloire à mon tour :
Sire, prêtez-moi votre épée!

LE ROI, à part.

Eh! eh!... il a plus d'énergie que je ne pensais... Je ne suis pas fâché d'avoir touché cette corde-là.

FRÉDÉRIC.

Me trouvez-vous trop jeune pour me confier un commandement?... eh bien! attendez... envoyez-moi en France, j'y ferai mes premières armes, sous les premiers généraux du monde... Ah! la France!... Si j'étais roi de France, mon père, on ne tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission!

LE ROI.

Je vous laisse réfléchir, lieutenant Frédéric... votre avancement ne se bornera pas là, si vous comprenez les devoirs de votre position... si vous donnez l'exemple de la discipline... et surtout si vous renoncez à faire de mauvais vers français.

FRÉDÉRIC.

Vous ne les lisez jamais, c'est comme si je n'en faisais pas. (Entrée des heiduques.)

LE ROI.

Nous attendons la princesse de Brunswick d'un moment à l'autre... Souvenez-vous que vous serez marié dans huit jours.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Dans huit jours, marié!...

(Jean, Christine, Fanferlich sortent du moulin et regardent si le roi est parti.)

CHRISTINE.

Il est parti!

(Les paysans et paysannes entrent de tous côtés.)

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, puis JEAN, CHRISTINE, les PAYSANS, puis KEITT, ÉLISABETH et le COMTE, UNE COMPAGNIE DE SOLDATS.

FRÉDÉRIC, allant vers Élisabeth.

Venez, ma jolie commère, l'orage est passé.

ÉLISABETH, craintive.

Mais il peut revoir.

FRÉDÉRIC.

Vos beaux yeux le conjureront.

JEAN, rentrant suivi de paysans.

Bon voyage, sire! (Riant.) Ah! ah!... le carrosse de Sa Majesté a l'air d'une vraie guérite.

CHRISTINE, riant.

Ah! ah!... et si bas, que les deux grands diables qui sont à chaque portière pourraient se passer une prise de tabac par-dessus l'impériale.

(Musique militaire au-dehors. — Un détachement de soldats passe au fond, les paysans accourent pour les voir.)

FRÉDÉRIC.

Bon! voilà justement ma compagnie qui revient de Postdam. (Il s'avance vers les soldats et commande.) Halte! front! à droite alignement!... J'usurpe les fonctions, mon cher Keitt, mais je suis ton collègue de grade, aujourd'hui.

KEITT.

Vraiment?

FRÉDÉRIC, aux soldats.

Oui, mes amis, par ordonnance royale, datée d'il y a cinq minutes, me voilà votre lieutenant.

TOUS.

Vive le lieutenant Frédéric!

FRÉDÉRIC, commandant.

Fixe! présentez armes! haut les armes! rompez vos rangs... et, comme il est juste que je paie ma bienvenue, avance à l'ordre, Jean, mon compère... donne-nous tout ce que tu as de mieux dans ta cave... il faut abreuver ma compagnie.

TOUS.

Vive le prince royal!

FRÉDÉRIC, à Keitt.

Oh! non, pas du prince! cela gâterait tout...

Les soldats se mêlent aux paysans. — Jean et Christine apportent des brocs, des verres, des bouteilles, etc.

ÉLISABETH, bas au comte.

Convenez, cher comte, qu'il est charmant.

FRÉDÉRIC, bas à Keitt.

Tu venais m'apprendre la triste nouvelle, mon pauvre ami... on veut me marier malgré moi... mais je résisterai, je braverai la colère du roi... car j'ai le cœur pris, mon cher... Tiens, cause politique avec le bonhomme d'oncle, pour que je puisse causer d'autre chose avec la nièce.

JEAN.

Voilà du vin et de la bière, comme s'il en pleuvait en Prusse.

FRÉDÉRIC.

Verse donc, commère Christine, et n'oublie personne.

CHRISTINE.

Nous voulons boire aussi, nous autres, au parrain et à la marraine, et à nos braves soldats. (Des groupes se forment et on verse à boire à tout le monde.)

CHŒUR.

Air de M. E. Déjazet.

Tin, tin, tin, versez à boire!
Versez, versez à verre plein :
Nous voulons tous boire
A la gloire
De notre futur souverain!

FRÉDÉRIC.

D'un grand roi la magnificence
Aujourd'hui sur moi vient briller.
Que l'on fête ma lieutenance!
Qu'on arrose de vin de France
Mon aiguillette d'officier!

(*A mi-voix à Elisabeth.*)

Ce cœur charmé, qui vous honore,
Craint de se trahir en public;
Un mot, et que j'espère encore!
Le prince royal vous adore,
Plus que le sergent Frédéric!

ÉLISABETH.

Je ne puis rien vous répondre, prince... votre rang m'impose une réserve prudente.

FRÉDÉRIC, vivement.

Ce rang, j'y renonce!... je suis amoureux et philosophe, je préfère le bonheur au trône... j'ai trois frères derrière moi, c'est assez de princes pour la consommation de la Prusse. (Il lui prend la main, qu'elle ne retire que doucement.)

REPRISE BRUYANTE DU CHŒUR.

Tin, tin, tin, versez à boire, etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BARON KOPPEN NIKEN.

FINALE.

Air de M. Déjazet fils.

(*Quatre officiers entrent derrière le baron, un d'eux porte un coussin sur lequel est une aiguillette.*)

FRÉDÉRIC.

Allons, bon! que nous veut encore
Ce trouble-fête de baron?

LE BARON.

Prince, un ordre dont je m'honore
M'amène ici...

FRÉDÉRIC, avec humeur.

Que me veut-on?

LE BARON.

Le roi, demain à la parade,
Veut que son fils, à tous les yeux,
Porte ces objets précieux,
Insignes de son nouveau grade.

(*Pendant la reprise, Keitt attache l'aiguillette sur l'épaule de Frédéric.*)

FRÉDÉRIC, radouci.

Remerciez pour moi Sa Majesté.

LE BARON, se tournant vers Elisabeth.

Une autre mission, dont je suis moins flatté,
Veut que madame la comtesse,
A l'instant, s'éloigne d'ici.

ÉLISABETH.

Au roi Guillaume grand merci!
Je m'attendais à plus de politesse;
Mais en ce lieu ma présence le blesse,
Je quitte à l'instant Sans-Souci.

(*Elle fait une révérence ironique au baron et s'apprête à sortir.*)

FRÉDÉRIC, courant à elle. — Parlé.

Vous me fuyez?

ÉLISABETH.

Il le faut bien!

FRÉDÉRIC, très-animé.

Oh! je vous reverrai!

ÉLISABETH.

Hélas! je l'ignore. (Elle sort avec le comte, on entoure le baron.)

FRÉDÉRIC.

Ah! c'en est trop!... Un mariage, à présent!... avec une femme que je ne connais pas!... tandis qu'on chasse indignement celle que j'adore déjà!... (Bas à Keitt.) Tiens! vois-tu, il y a trop longtemps que ce joug me pèse!... je pars, je m'en vais...

KEITT.

Où?

FRÉDÉRIC.

Partout où elle ira! et plus loin encore!... en France!... à Paris!... Si loin que soit la chaîne de mon père, elle n'atteindra jamais jusque-là... C'est dit! c'est décidé!... Keitt, veux-tu me suivre?

KEITT, vivement.

Oui!... si vous me permettez de m'arrêter à quelques lieues d'ici... j'ai des adieux à faire à...

FRÉDÉRIC.

A qui?

KEITT, avec réserve.

A quelqu'un.

FRÉDÉRIC.

J'ai compris!... Nous partirons ce soir.

REPRISE PLUS BRUYANTE DU CHŒUR.

Tin, tin, tin, versez à boire, etc.

Fin du premier acte.

ACTE II.

LA RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU GÉNÉRAL STURNER,

A dix lieues de Berlin. — L'extrémité d'un parc. — Massif très-touffu. — Mur au fond. — A gauche, l'entrée d'un petit pavillon.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL, LOUISE.

(Le général est assis et suit des yeux Louise qui est debout sur le perron du pavillon et regarde au loin.)

STURNER, à part.

Toujours rêveuse! toujours préoccupée!... Je l'ai quittée ainsi, ainsi je la retrouve... (Haut.) Comtesse?...

LOUISE.

Général ?

STURNER.

Qu'avez-vous donc ?

LOUISE.

Moi ?

STURNER.

Voyons, venez donc vous asseoir là, près de moi, et causons... Laissez-vous gagner à ma franchise militaire... un peu brusque, c'est vrai... et dites-moi nettement vos pensées, comme je vous dis mes sentiments.

LOUISE, assise.

Quel secret ai-je donc à vous apprendre ?

STURNER.

Aucun qui ne puisse m'être révélé, j'en suis certain... Mais pourquoi êtes-vous ainsi préoccupée, rêveuse ?... pourquoi vous retrouvé-je comme je vous ai laissée, il y a trois semaines, quand je suis allé à Vienne, par ordre du roi, demander officiellement la main de la jeune princesse pour notre futur souverain ?... Un visage triste au départ, cela fait presque plaisir ; mais un visage triste au retour, c'est bien différent, n'est-ce pas, comtesse ?... Et voilà ce qui m'inquiète, ce qui m'alarme... Allons, chère enfant, un peu de confiance... Qu'est-ce qui vous afflige ?... est-ce le mystère dont j'ai entouré notre mariage ?

LOUISE.

Ma mère y avait souscrit.

STURNER, se levant.

Et j'y tenais... j'y tiens plus que jamais... Je ne veux pas qu'on dise : le général Sturner a cinquante-six ans... (Oh ! je ne peux pas cacher cela, c'est écrit tout au long dans l'Almanach de la cour.) le général a cinquante six ans, et sa femme en a vingt-deux... Quand j'ai demandé votre main, Louise, je savais que ce mariage me conduirait droit au bonheur, ou droit au ridicule... Eh bien ! ses ridicules, il faut les cacher quelquefois... et son bonheur, il faut le cacher toujours... (Reprenant.) Si ce n'est cela qui vous trouble, est-ce la solitude où nous vivons ?... cette résidence assez peu gaie, à dix lieues de Berlin, où votre vie a pour horizon le mur d'un parc, et pour toutes distractions vos promenades du soir sous ces grands arbres ?... Regrettez-vous Berlin, ses plaisirs, ses fêtes ?

LOUISE.

Vous ai-je jamais prié de m'y conduire, mon ami ?

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Vous y conduire !... pour que tous ces freluquets de la cour se permettent... Ah ! tenez, comtesse, je suis jaloux !... je ne vous le cache pas, je ne vous l'ai jamais caché... et ma jalousie impatiente n'est pas de celles qui admettent la surveillance et l'examen... Un soupçon me suffirait, à moi, et la vie d'un homme paierait l'outrage d'un regard !... (Stolbach paraît au fond, traverse lentement le parc et semble écouter.)

LOUISE, souriant.

Oh ! s'il en est ainsi, n'allons jamais à Berlin... Ce monde, cette cour, cet éclat, puis-je les regretter, ne les ayant jamais connus ?... Ce que je regretterais à Berlin, ce seraient ces beaux arbres, sous lesquels il est si doux de rêver.

STURNER, l'observant.

Si ce n'est, ni au présent, ni même à l'avenir qu'il faut demander le secret de vos tristesses, est-ce donc au passé ?... (La regardant fixément.) Madame... le général Sturner, en demandant la main de Louise Walstein, aurait-il brisé un autre lien ?

LOUISE.

Monsieur !...

STURNER, vivement.

Vous vous troublez !... (Stolbach, qui s'était éloigné, reparaît tout-à-coup.) Hein ?... qui vient là ?... (Voyant Stolbach.) Au diable !

SCÈNE II.

LES MÊMES, STOLBACH.

STURNER, brusquement.

Que veux-tu ?

STOLBACH.

Rien, général... je passais.

STURNER.

Eh bien ! passe, et va-t-en !

STOLBACH.

Je m'en vais, général... (A part.) Je suis arrivé à temps, (regardant Louise.) pour l'empêcher de se trahir.

STURNER.

Non ! reste !... (A part.) C'est lui qu'il faut interroger. (A Louise.) Je ne vous retiens plus, comtesse.

LOUISE, bas au général.

J'espère, général, que vous sentirez tout ce qu'une semblable insistance a de pénible pour moi, et que cet interrogatoire sera le dernier.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

STURNER, STOLBACH.

STURNER.

Approche !... Que s'est-il passé ici, pendant mon absence ?

STOLBACH.

Rien, général.

STURNER.

Quelqu'un est-il venu au château ?

STOLBACH.

Personne.

STURNER.

Tu ne me trompes pas ?

STOLBACH, s'animant.

Vous tromper, moi !... (Plus calme.) Un jour... il y a dix ans de cela... un jeune soldat, étant en faction, à Berlin, vit passer sa fiancée au bras d'un rival... Il laissa tomber son fusil, et s'élança vers celle qui le trompait... quand il se trouva tout à coup en face d'un officier, que, dans son égarement, il n'avait pas vu venir... Pour ce moment de délire, pour ces quelques pas qu'il avait faits loin de son poste, il fut déclaré déserteur, jugé, condamné, et le roi Guillaume signa l'arrêt de mort !... Mais ce soldat avait une mère et un général... une mère, qui ne sut que pleurer et prier... un général, qui vit les larmes de sa mère et qui le sauva... Le soldat, c'était moi... le sauveur, ce fut vous... De ce jour, mon général, je suis devenu votre esclave, votre chien... La fidélité d'un homme, on peut en douter : de celle d'un chien, jamais !... Il ne s'est rien passé ici, et personne n'y est venu.

STURNER.

Je te crois... Oui, Stolbach, tu es le dévouement même... le dévouement aveugle et implacable, je le sais... A ce point que, si j'avais un ennemi, je me garderais bien de te le faire connaître... car tu le tuerais ! (Il lui tend la main, que Stolbach baise, et il s'éloigne. — Le jour commence à baisser.)

SCÈNE IV.

STOLBACH, seul, se redressant.

Va, maître, va, je le connais, ton ennemi... et je le tuerai !... Je le connais, ce secret dont la comtesse allait peut-être, dans son trouble, laisser échapper l'aveu !... Je le connais, ce lieutenant Keitt, que j'ai surpris là, une fois, là, à cette place... et j'étais sans armes !... et il m'a échappé !... Mais qu'il ose revoir celle qu'il a aimée autrefois... qu'il revienne !... et ce n'est pas l'épée du général qui fera justice... c'est le poignard de l'esclave !... (On entend des pas de chevaux sur le pavé.) Hein ? qu'est-ce que j'entends là... derrière le mur du parc ?... (Il monte sur un tertre près du mur et regarde au dehors.) Ah ! c'est une patrouille de cavalerie... comme il en a déjà passé sur cette route qui mène à la frontière... (Appelant.) Eh ! camarades, où allez-vous donc ?... Plaît-il ?... A la recherche des déserteurs... On déserte donc encore un peu, dans l'armée ?... Le roi est pourtant bien sévère, et on dit qu'il ne fait plus grâce à personne... Allons, bonne chance !..

(Louise reparaît.)

STOLBACH, se retournant.

La comtesse !... (La regardant.) Encore plus troublée que tout-à-l'heure, quand le général l'interrogeait !... Y aurait-il quelque chose de nouveau ?... quelque lettre de lui ?... Allons vite recevoir le rapport de Gertrude, (Souriant.) leur fidèle confidente... (Il s'éloigne sans être vu d'elle. — Nuit.)

SCÈNE V.

LOUISE, puis KEITT.

LOUISE, après avoir regardé autour d'elle.

Seule !... personne !... Oh ! non ! il ne viendra pas... Il m'a tant promis de ne plus revenir, de ne plus me revoir !... et cependant ce billet au crayon, que Gertrude m'a remis en secret... et que je viens de lire en tremblant... ce billet m'annonce...

KEITT, paraissant au fond, sur le mur, et parlant au prince.

Oui, là, au bas de ce mur, derrière ce massif d'arbres...

LOUISE.

C'est lui !

KEITT, toujours à la cantonnade.

La patrouille repassera bientôt sans doute, et il ne faut pas qu'elle vous aperçoive !

(Il descend et vient à Louise.)

LOUISE.

Vous !... c'est vous !...

KEITT.

Louise !...

LOUISE, voulant le fuir.

Vous m'aviez promis, juré de ne plus me revoir !...

KEITT.

Depuis un mois... un siècle... n'ai-je pas tenu mon serment !... Mais pouvais-je partir, m'éloigner, pour toujours peut-être...

LOUISE.

Partir !

KEITT.

Sans vous revoir une dernière fois ?

LOUISE.

Partir ! avez-vous dit ?... Où allez-vous donc ?

KEITT.

Le sais-je ?... En France, peut-être... partout où ira celui que j'ai accompagné jusqu'ici.

LOUISE, effrayée.

Vous n'êtes pas seul !...

KEITT, vivement.

Oh ! rassurez-vous, on ne sait rien, je n'ai rien dit... pas même à lui, pour qui je n'ai pourtant pas de secret.

LOUISE.

Mais, qui donc ?

KEITT.

Le prince Frédéric.

LOUISE, avec effroi.

Le prince !

KEITT.

Il est là... il m'attend... et ce soir, grâce à deux bons chevaux, nous aurons franchi la frontière.

LOUISE.

Le prince Frédéric !... quitter Berlin !... la Prusse !... mais c'est impossible !... Pourquoi cette fuite ?

KEITT.

Un coup de tête... qu'il appelle un coup d'état... un mariage auquel on veut le contraindre, un amour naissant, et, plus que tout peut-être, le besoin de briser un joug qui pèse à ses vingt ans... « Keitt, m'a-t-il dit, veux-tu me suivre ?... » Et, comme après vous, après le souvenir de ma mère, le prince Frédéric est ce que j'aime le plus au monde... je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas hésité, je suis parti...

LOUISE.

Vous ?...

KEITT.

Et puis, tenez, je ne pouvais plus vivre à Berlin... Cet amour, qui fut si longtemps notre joie et notre espérance, cet amour, vous l'avez condamné au nom du devoir et de l'honneur... Vous avez exigé de moi le serment de ne plus reparaître à vos yeux... Eh bien ! si près de vous, je ne pouvais résister à la tentation de franchir les quelques milles qui nous séparaient, de braver tous les dangers, même le plus grand de tous, celui de vous perdre... J'avais peur de moi-même, des révoltes de mon cœur et de ma raison... Aussi, quand le prince m'a dit : Je pars, suis-moi... il m'a semblé qu'il me comprenait et qu'il venait à mon secours.

LOUISE.

Mais, avez-vous songé à la colère du roi !... aux suites terribles d'une pareille résolution !... Partir, quitter la Prusse, c'est...

KEITT.

Déserter, je le sais... Frédéric le sait bien aussi... Mais ce n'est pas la désertion qui jette ses armes et quitte le champ de bataille... Si le prince se réfugie en France, eh bien, je deviendrai un des fils adoptifs de la grande nation... je prendrai du service dans les armées du roi Louis XV... L'officier prussien passera soldat français... et ce ne sera pas déroger.

LOUISE, tristement.

Adieu donc... partez... et oubliez-moi.

KEITT, faiblissant.

Oh ! non ! non !... jamais !...

(Louise s'est assise. Keitt s'agenouille devant elle.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

(Il paraît sur le mur du fond, couvert d'un manteau, comme Keitt, et ne peut voir les deux personnages, séparés de lui par un massif.)

FRÉDÉRIC, assis sur le mur.

Je trouve que le lieutenant fait un peu trop attendre son ex-sergent... Je suis son collègue, que diable ! je suis lieutenant comme lui... et je suis même un peu prince... au moins jusqu'à la frontière... Qu'est-ce que dirait la dynastie des Brandebourg, si elle me voyait tenir les chevaux comme un palefrenier ?... elle ne serait pas flattée de cela, la dynastie des Brandebourg !... Ah çà ! que diable est-il devenu ?... je ne vois rien, je n'entends...

KEITT, à Louise.

Oui, je le jure !

FRÉDÉRIC.

Ah ! si... j'entends quelque chose.

LOUISE.

Gustave !

FRÉDÉRIC.

Une voix de femme !... Ah ! coquin ! je devine pourquoi tu me laisses tenir les chevaux si longtemps.

LOUISE.

Vous ne m'oublierez pas ?

KEITT.

Oh ! jamais !

FRÉDÉRIC, regardant.

Où sont-ils donc fourrés ?... Est-ce qu'ils auraient fait un nid dans les branches ?... Voyons... (Il regarde.) Non... Ma foi ! avançons. (Il tourne autour de l'arbre.)

KEITT.

Oui, je jure de n'aimer jamais une autre que vous !... je le jure, par cette main !... (Il lui baise la main.)

FRÉDÉRIC, s'arrêtant.

Aïe !... il y est !... je l'ai entendu résonner.

Air de la Sentinelle.

Ce bruit soudain, ce doux écho d'amour,
Produit sur moi l'émotion nouvelle
Que la trompette et le tambour
Font au conscrit qui veille en sentinelle.
Quand on entend, amoureux ou soldats,
Bruit de baisers ou de mitraille,
(*Soupirant.*)
C'est dur de rester l'arme au bras (*bis.*)
(*Montrant Keitt et Louise.*)
A deux pas d'un champ de bataille.

(*Keitt baise encore la main de Louise.*)

Encore !... Eh bien, et moi donc ?... est-ce que je vais rester là, tranquillement, à écouter ces choses-là ?... (Cherchant.) Où diable sont donc ces... (Les voyant et reculant.) Oh ! (A demi-voix.) Scélérat, va ! égoïste !... Voilà les amis... les voilà !... Il dévore des petites mains, sans en dire seulement : J'ai laissé là un pauvre prince, qui n'a pas un petit doigt de femme à se mettre sous la dent !

LOUISE.

Laissez-moi !... partez !

FRÉDÉRIC, s'asseyant au pied de l'arbre, et se croisant les bras.

Mais ce n'est pas juste, cela !... il faut que tout le monde vive !... même les héritiers présomptifs de la couronne !... (S'animant.) Ah ! si j'avais là un joli visage, une jolie taille, une jolie main... toutes sortes de jolies choses !... ah ! quelle partie carrée, à nous quatre !... Mais nous ne sommes que trois... c'est incomplet.

KEITT, très-pressant.

Non !... je ne veux plus partir !... Louise, je vous aime !

FRÉDÉRIC, électrisé.

Oh !... oh !... oh ! (Avec force.) Louise, je vous... Non, Louise, c'est la sienne... Christine ! Charlotte ! je vous aime !... Non... Élisabeth ! ma chère inconnue, ma séduisante commère, je vous aime !... Je t'aime, beth !... Tu es là, n'est-ce pas ?... tu m'écoutes ?... Oui... elle doit y être, elle y est... (Feignant de l'entourer de ses bras.) O mon Élisabeth !

KEITT, baisant la main de Louise.

Encore ! encore !... pour la dernière fois !

FRÉDÉRIC, imitant le bruit des baisers.

Écho !... Tiens, tiens ! (Louise se relève, et repousse Keitt qui la retient.) Tu me repousses ?... tu me fuis ?... Ah ! je tombe à tes genoux... (La cherchant.) Où es-tu donc ?... (Se retournant de l'autre côté.) Ah ! par là... Dis-moi que tu me comprends... Dis-moi que tu m'aimes !... Dis-moi tout ce qui te passera par la tête !... Ce sera toujours bien, en passant par ta bouche !

KEITT.

Louise !...

FRÉDÉRIC.

Élisabeth !...

Air nouveau de M. DÉJAZET.

I.

Je t'aime ! oh ! oui, je t'aime
D'un amour insensé,
Plus que le diadème
Que pour toi j'ai laissé !
Appaise ta colère
Et laisse-toi charmer !
Prince, je veux te plaire,
Soldat, je veux t'aimer !

II.

Pourquoi cette colère ?
Pourquoi donc, entre nous,
Ce regard si sévère,
Avec ces yeux si doux ?
Le ciel, qui pour la terre
Se plut à te former,
Te fit belle pour plaire
Et bonne pour aimer !

(Il presse contre son sein sa maîtresse imaginaire, puis, se relevant tranquillement.)

Ah !... c'est égal, ça m'a fait du bien.

LOUISE, vivement.

Chut !... écoutez !... ces pas qui se rapprochent !... (Elle entraîne Keitt vers le fond.)

FRÉDÉRIC, sur le point d'être surpris.

Oh ! (Il se cache derrière un arbre.)

UNE VOIX, derrière le mur.

Tenez-vous là... c'est l'ordre de Stolbach.

LOUISE.

Du monde derrière ce mur !... arrêtez !

KEITT.

Eh ! que m'importe ?... je saurai bien...

LOUISE.

Non ! je ne veux pas !... Ah ! tenez !... dans ce pavillon !... entrez vite !

KEITT.

Je vous reverrai, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui. (Il entre dans le pavillon et Louise en enlève la clé, au moment où Stolbach paraît. Elle demeure immobile.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, LOUISE, STOLBACH.

STOLBACH.

Madame la comtesse...

FRÉDÉRIC, à part, derrière l'arbre.

Quel est celui-ci ?

LOUISE.

Qu'y a-t-il ?

STOLBACH, à part.

Il est là ! (Haut.) Le général cherche partout madame la comtesse, et il suit mes pas.

LOUISE, effrayée, à part.

Le général !... oh ! qu'il ne vienne pas ici !... qu'il ne soupçonne pas... (Stolbach s'approche du pavillon. Vivement.) Que voulez-vous ?

STOLBACH.

Moi ?... rien, madame... je m'assurais que la porte de ce pavillon était bien fermée, comme elle doit l'être chaque soir. (A part.) Elle en a pris la clé.

LOUISE, le voyant immobile.

Eh bien ?

STOLBACH.

Madame la comtesse exige-t-elle que je l'accompagne ?

LOUISE, troublée.

Moi ?... pourquoi ?... je n'exige rien... (A part.) Chercher à l'éloigner, c'est éveiller ses soupçons !

STOLBACH.

Je vais donc annoncer au général que madame la comtesse est ici, au bout du parc... (Mouvement de sortie.)

LOUISE, vivement.

Non !... c'est inutile... je rentre... (A part.) Dès qu'il se sera éloigné, j'enverrai Gertrude ouvrir cette porte !... O mon Dieu ! n'a-t-il rien entendu ?... (Le voyant s'éloigner d'un air indifférent.) Non... il ne sait rien. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, caché, STOLBACH, puis DEUX HOMMES, puis KEITT.

STOLBACH, prêt à sortir, s'arrêtant et s'assurant que Louise est éloignée.

Je le tiens enfin !... il est à moi !

FRÉDÉRIC, à part.

Que diable fait-il donc ?

STOLBACH, à voix basse.

A moi, vous autres ! (Deux hommes paraissent.) Chut ! pas de bruit !

FRÉDÉRIC, à part.

Ils sont trois à présent !... qu'est-ce que cela signifie ?

STOLBACH.

Mes amis !... je vous ai donné tout ce que je possédais, tout ce que j'ai gagné au service du général... et vous avez promis de me seconder... Un homme est là, caché dans ce pavillon !... un ennemi de votre maître ! un infâme ! un misérable !... il ne doit pas en sortir vivant !

FRÉDÉRIC.

Hein ?

STOLBACH.

Brisez cette porte !

FRÉDÉRIC, s'élançant, l'épée à la main, entre eux et la porte du pavillon.

Pas tant que je serai là, coquins !

STOLBACH.

Un autre !

FRÉDÉRIC.

Arrière !

STOLBACH, criant.

Défendez-vous !... feu sur lui !

(Pendant que Frédéric attaque Stolbach, un des hommes dirige sur lui un pistolet, l'autre le saisit par-derrière. — Il est renversé au pied de l'arbre, et, dans la lutte, son aiguillette est arrachée et tombe.)

STOLBACH.

Tu ne le sauveras pas !

FRÉDÉRIC.

Il est perdu !... (Tout-à-coup.) Non !... ce bruit, ces pas de chevaux...

STOLBACH, s'arrêtant tout-à-coup.

La patrouille qui repasse !

LES DEUX HOMMES, lâchent Frédéric.

La patrouille ! (Ils se sauvent.)

FRÉDÉRIC.

Oui ! (D'une voix forte.) A moi, soldats !... Au nom du Roi, à l'aide !

STOLBACH, à Frédéric qui se relève.

Que faites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Je le sauve !

STOLBACH.

Vous la perdez !

FRÉDÉRIC.

Plaît-il ?

STOLBACH, baissant la voix.

Vous la perdez, vous dis-je !... et vous déshonorez une femme !

FRÉDÉRIC.

Ah ! diable !

(Les soldats se précipitent en scène.)

LE CHEF DE LA PATROUILLE.

Qui nous appelle ?... que se passe-t-il ?

FRÉDÉRIC, à part.

Ah ! ma foi ! je n'ai qu'un moyen de le tirer de là, sans perdre celle qu'il aime... (Haut.) Soldats ! je suis lieutenant... Il y a là, dans ce pavillon, un officier de l'armée qui a abandonné son poste... un déserteur... qu'on l'arrête !

LES SOLDATS.

Un déserteur ! (Ils enfoncent la porte.)

FRÉDÉRIC, à part.

Entre deux périls, il fallait choisir le moindre !... maintenant, advienne que pourra !

KEITT, sortant du pavillon.

Déserteur !... qui a osé dire ?...

FRÉDÉRIC.

Moi !... Qu'on l'emmène !

KEITT.

Lui !... c'est lui qui m'a livré !...

FRÉDÉRIC, aux soldats.

Allons, partons !

STOLBACH, à part.

On l'emmène !... il m'échappe !... Ah ! je saurai bien... (Il veut s'élancer vers Keitt. — Il s'arrête tout-à-coup.) Le général !

FRÉDÉRIC, aux soldats.

En route ! (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

STOLBACH, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, entrant.

Quel bruit !... qu'y a-t-il donc ?... (Allant au fond.) Des soldats !

STOLBACH, à part.

Oh ! qu'il ne soupçonne pas !...

LE GÉNÉRAL.

Répondez, Stolbach !

STOLBACH, froidement.

Général, c'est un déserteur qui s'était introduit dans le pavillon, et que des soldats emmènent.

LE GÉNÉRAL, d'un air de doute.

Un déserteur ?... chez moi ?... la nuit ?... (Ses regards tombent sur l'aiguillette de Frédéric restée près de l'arbre et qu'il ramasse. — A part.) Une aiguillette d'officier !... (Avec force.) Non, ce n'était pas un déserteur !

Fin du deuxième Acte.

ACTE III

—

UN SALON, AU PALAIS DU ROI.

SCENE I.

LE ROI, LE BARON.

(Le roi assis à droite, près d'une table; le baron, debout, tenant des papiers.)

LE ROI.

Et voilà tout?... vous n'avez pas autre chose à m'apprendre?... Vous avez encore là deux rapports.

LE BARON, avec hésitation.

C'est que... je ne sais si je dois...

LE ROI, affirmativement.

Vous devez... Allons, quoi?

LE BARON, consultant un rapport.

Hier, à un grand dîner chez l'ambassadeur d'Angleterre, on se disait tout bas, tout bas... ce qui fait que la police l'a parfaitement entendu... que le roi Georges II appelait votre majesté... (Il s'arrête.)

LE ROI.

Eh bien? comment le roi d'Angleterre appelle-t-il ma majesté?

LE BARON, piteusement.

Mon... (A part, et regardant de côté.) Il n'a pas sa grande canne... je puis articuler le mot.

LE ROI.

Mon... mon quoi?

LE BARON.

« Mon cousin le caporal! »

LE ROI, riant.

Ah! ah! oh!... bien!... très-bien!... « Mon cousin le caporal!... » Ce cher beau-frère! il croit m'offenser et il me flatte... Ah! oh! ah!

LE BARON, à part, rassuré.

Il l'a très-bien pris.

LE ROI.

Après?... Vous devez avoir un rapport sur la querelle, la rixe qui a eu lieu, dans la soirée, au cabaret de Peternick?

LE BARON, étonné.

Comment votre majesté peut-elle savoir...

LE ROI.

Parce que j'y étais, parbleu!... parce que j'y avais aperçu deux bonnes têtes de bourgeois qui m'avaient plu... et j'étais entré pour trinquer avec eux... comme cela m'arrive quelquefois... ce qui a fait surnommer le cabaret de Peternick : « La tabagie du roi. »

LE BARON, interdit.

Mais... comment apprendre à votre majesté... que votre majesté...

LE ROI.

Ma police doit tout me dire, tout m'apprendre... même que le schnick y est très-mauvais, dans la tabagie du roi... voilà des choses qu'elle devrait savoir... et goûter elle-même... Ensuite? (Il prend le dernier papier que tenait le baron.)

LE BARON.

Ah! ceci est beaucoup plus sérieux... c'est un rapport militaire.

LE ROI, se levant tout-à-coup.

Une désertion!... Le lieutenant Kett!... un officier de mes gardes!... arrêté à dix lieues de Berlin, par une patrouille de cavalerie!... sur la dénonciation d'un autre officier qui ne s'est pas fait connaître!... (Saisissant sa canne et marchant à grands pas.) Une désertion!

LE BARON, à part.

Voilà, je crois, le moment de me retirer.

LE ROI, brusquement.

Restez!... Ah! morbleu! cette fois, je ferai un exemple, un exemple terrible!... Oui, par le sang de mes aïeux, je jure!... (Il donne un grand coup de canne sur la table.)

LE BARON, sautant.

Oh! (A part.) Pauvre table!... j'aime mieux que ce soit elle que...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE SOPHIE.

LA REINE, entrant, suivie de deux dames d'honneur.

Sire! qu'avez-vous donc?... l'éclat de votre voix...

LE ROI.

Vous étonne, madame?... Savez-vous ce qui se passe?

LE BARON, à part.

Voilà, je crois, le moment de me...

LE ROI, d'une voix tonnante.

Restez! (A la reine.) Je fonde un royaume, je m'efforce de constituer une armée, qui doit devenir le modèle des armées européennes... une armée, dont le lien ne peut être que la discipline, la fidélité au drapeau... et un officier de mes gardes vient donner à mes soldats l'exemple de la désertion!

LA REINE.

Un officier!... (Avec anxiété.) Son nom, sire?... de grâce, son nom?

LE ROI.

Eh! qu'importe?... son nom sera placardé à la porte de toutes les casernes, le jour où lui-même sera fusillé sur la place d'Armes, en présence des troupes!... Oh! il peut y compter!

LA REINE, avec douceur.

A moins cependant, sire, que ses explications devant le conseil de guerre...

LE ROI, vivement.

Oui! le conseil... oui! il faut qu'il s'assemble à l'instant... Baron?...

LE BARON.

Sire?...

LA REINE.

Pardon, sire... il est, je crois, un intérêt plus grave...

LE ROI.

Un intérêt plus grave que celui de mon armée?

LA REINE.

C'est aujourd'hui, vous le savez, que la princesse de Brunswick arrive à Berlin...

LE ROI.

En effet!... cette maudite affaire m'a troublé à un point!... (Plus calme et s'asseyant près de la reine, pendant que les deux dames s'éloignent.) Vous avez raison, madame, il faut faire à la princesse une réception digne d'elle et de nous... Je vais commander une grande revue! (Il se lève.)

LA REINE, étonnée, et retenant le roi.

Une revue?... Mais ce spectacle, pour une jeune princesse. .

LE ROI.

Un roi de Prusse ne doit recevoir ses hôtes qu'à la tête de son armée... Donnez des fêtes, madame, des jeux, des danses, j'y consens... (avec ironie.) Cela conviendra mieux aussi à votre fils...

LA REINE.

Frédéric!

LE ROI.

Un damoiseau, un prince troubadour, qui fait des vers, joue de la flûte, porte des dentelles, et ne saura jamais manier une épée... Ah! je laisserai la Prusse en bonnes mains!... (Au baron.) Baron?

LE BARON.

Sire?...

LE ROI.

Qu'on prévienne le ministre de la guerre, et que tout mon état-major se réunisse chez moi. (Le baron donne au roi sa canne et son chapeau.) Adieu, madame... Qu'on joue, qu'on danse sur les tapis du palais... moi, j'aurai pour jeux les manœuvres de mes grenadiers, et pour tapis la poussière de la place d'Armes... Venez, baron!

LE BARON, le suivant, à part.

Allons, cela s'est passé sans trop de casse... (Regardant la table.) Pauvre table! (Il sort; les officiers le suivent; restent deux factionnaires au fond.)

SCENE III.

LA REINE, puis FRÉDÉRIC.

LA REINE.

En quels termes il a parlé de son fils!... de mon Frédéric bien-aimé!... (Baissant la voix.) S'il apprenait que ce cher enfant... (Oh! qu'il l'ignore toujours)... n'a pas passé la nuit au palais!... Je ne sais pourquoi, cette absence m'inquiète, m'attriste... Il est dix heures, et chaque minute redouble mes... (Apercevant le prince et réprimant un cri de joie.) Ah!

FRÉDÉRIC, en grande tenue de cour, parlant à la cantonnade.

Monsieur le baron, remerciez sa majesté, qui daigne me dispenser de la revue de ce matin. (A part.) Ouf!... une corvée de moins. (Voyant la reine, et allant à elle avec joie.) Ah! ma mère!

LA REINE, l'embrassant.

Cher enfant!... quelles inquiétudes tu m'as données!

FRÉDÉRIC.

A vous, ma mère?

LA REINE, le rassurant.

Oh! à moi seule... nul autre que moi ne le sait. (Bas.) D'où viens-tu?... (Vivement.) Oh! je n'en dirai rien, va.. pas même à la reine... Où es-tu, depuis... (Elle s'arrête.)

FRÉDÉRIC.

Depuis... hier?

LA REINE.

Oui.

FRÉDÉRIC, gravement.

Bonne mère... le jour où j'ai atteint l'âge de la raison et de la gravité... vingt ans... je t'ai dit : Interroge-moi tant que tu voudras sur l'emploi de ma journée, depuis le lever du soleil... jusqu'à son coucher... Mais, à compter de... minuit... ah ! dame, tes questions pourraient devenir embarrassantes pour l'héritier présomptif de la couronne.

LA REINE, l'interrompant.

C'est bien, c'est bien... Te voilà, je suis rassurée.

FRÉDÉRIC, à part.

Si elle savait que j'étais sur la route de France !... pauvre bonne mère !

LA REINE.

Ainsi, le roi t'a dispensé de la revue...

FRÉDÉRIC, montrant son habit de cour.

Et le soldat a fait place au prince.

LA REINE, avec intention.

C'est-à-dire, au fiancé... Car le roi t'a dit...

FRÉDÉRIC, contrarié.

Le roi... le roi m'a dit des choses désagréables, au sujet de l'Autriche.

LA REINE, étonnée.

Quoi ! ce mariage... dont il avait gardé le secret jusqu'au dernier moment...

FRÉDÉRIC.

Ce mariage n'est pas encore fait, ma mère. (Mouvement de la reine.) Tiens ! ne m'en parle pas... C'est de la politique, cela regarde mon père... Si c'était du bonheur, cela te regarderait.

LA REINE.

Que veut dire?...

FRÉDÉRIC.

Je t'en prie !

LA REINE.

Tu me caches quelque chose... Mais je le saurai... je ferai parler tes amis... le lieutenant Keitt.

FRÉDÉRIC, vivement.

Keitt

LA REINE.

C'est le meilleur de tous, celui-là... un de ces amis, comme les princes en ont peu. (D'un ton pénétré.) Crois-moi, mon fils, conserve précieusement une telle affection. (A part.) Oh ! il faudra que Keitt me dise ce qui se passe... (Haut.) N'oublie jamais que tu n'as pas de meilleur ami que Keitt ! (Elle l'embrasse et sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, seul.

Comme elle m'a dit cela !... on dirait qu'elle sait tout !... Mais non, c'est impossible. (S'asseyant.) Allons ! la partie est engagée... Pour soustraire mon brave Keitt au danger du moment, je l'ai entraîné dans un autre péril, plus éloigné... Les poignards de ces sauvages ne me laissaient pas une minute, tandis qu'avec les conseils de guerre, les arrêts, etc., j'ai du moins le temps de me retourner... Il s'agit maintenant de le tirer du mauvais pas où je l'ai jeté... il s'agit de lutter contre Frédéric-Guillaume Ier, et de battre à plate couture... (Avec respect.) l'auguste auteur de mes jours.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, LE ROI, entrant.

LE ROI, à la cantonnade.

A cheval, messieurs !... à cheval ! (Voyant Frédéric, qui s'est levé à son entrée.) Ah ! vous voilà !

FRÉDÉRIC, saluant.

Me voilà, sire.

LE ROI.

Il vous en aurait coûté beaucoup de venir voir mes grenadiers déjà rangés en bataille ?... (Avec orgueil.) Quels hommes !... j'en ai compté cent vingt-trois qui ont cinq pieds onze pouces !

FRÉDÉRIC, à part.

Je n'atteindrai jamais à ce degré... de longitude.

LE ROI.

Vous auriez craint de salir vos souliers fins. (L'examinant de la tête aux pieds.) Quelle toilette !... Est-ce de Paris que vous vient ce bel habit ?... et ces broderies, ces dentelles, toutes ces fanfreluches ?

FRÉDÉRIC.

Non, sire... c'est de nos fabriques allemandes... dont les ouvriers périraient de faim, si les princes de votre maison ne donnaient à la cour l'exemple du luxe et de la magnificence.

LE ROI.

Ta ta ta ta... Idées françaises, que tout cela !... (Frappant sur sa poitrine.) Voyez ce vieil habit !... voilà quinze ans que je le porte !...

FRÉDÉRIC, avec admiration.

Quinze ans !

LE ROI.

Et ces boutons !... Ils ont usé trois uniformes, monsieur !... et ils proviennent de la garde-robe de votre grand-père Frédéric Ier !

FRÉDÉRIC, à part.

O vénérables boutons !... contemporains de mes ancêtres !... je vous salue !

LE ROI, allant s'asseoir près de la table, sur laquelle il pose sa canne.

Écrivez cela à monsieur de Voltaire.

FRÉDÉRIC.

Je n'y manquerai pas, sire. (Mouvement du roi.) Mais il sera de mon avis.

LE ROI.

Hein ?

FRÉDÉRIC, à part.

Flattons-le... il aime beaucoup cela. (Haut.) Ma jeunesse et mon obscurité ont besoin d'un éclat d'emprunt... Si j'avais fondé un empire... si j'étais le chef d'une grande armée... alors seulement, je serais digne de porter à mon tour ce vieil habit, où l'éclat de la gloire tient lieu de la splendeur des broderies !

LE ROI, à part, flatté.

Eh ! oh !... le coquin ne manque pas d'esprit.

FRÉDÉRIC, continuant.

Et cette canne !... cette grande canne !... dont un usurier ne donnerait pas un florin... mais qui est le noble signe de la puissance et du commandement !... (A part.) Il faut flatter jusqu'à sa canne !

LE ROI, après un temps.

Tu as quelque chose à me demander.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! oui, sire... et ce regard bienveillant me répond d'avance : accordé !

LE ROI, se levant.

Un instant ! un instant !... mon regard n'a pas la parole... Voyons, de quoi s'agit-il ?

FRÉDÉRIC.

Sire... (A part.) Allons, du courage ! (Haut.) A la revue de ce matin...

LE ROI, l'interrompant.

Qui aura lieu en l'honneur de la princesse de Brunswick, votre fiancée...

FRÉDÉRIC.

Oh ! pardon, sire... ne parlons pas politique.

LE ROI.

Qu'est-ce à dire ?

FRÉDÉRIC, reprenant.

A la revue de ce matin... (En hésitant.) il manquera un de vos officiers.

LE ROI, vivement.

Le lieutenant Keitt !

FRÉDÉRIC, à part.

Il savait tout !

LE ROI.

Un misérable !... un lâche !

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, sire !... un brave officier, que je serai fier de défendre devant le conseil de guerre !... mais pour qui le jugement, seul, serait déjà une honte à laquelle il ne survivrait pas !

Air : Si Dorilas.

Fermez les yeux sur la folle équipée
D'un étourdi, peut-être d'un amant !
Que votre main lui rende cette épée
Qu'il sut toujours porter si dignement !
Pour votre honneur, pour votre renommée,
Mieux vaut cent fois, prodiguant les pardons, bis
Un bon soldat de plus dans votre armée,
Un malheureux de moins dans vos prisons !

LE ROI, avec une colère concentrée.

Ah ! c'était là le but de toutes vos flatteries, monsieur !... Vous en serez pour vos frais.

FRÉDÉRIC.

Eh ! quoi, sire...

LE ROI.

Assez !... assez, vous dis-je !

FRÉDÉRIC.

Vous me refusez la grâce que je vous demande ?...

LE ROI.

Positivement !

FRÉDÉRIC, ne se contenant plus.

Eh bien !... refus pour refus !

LE ROI.

Monsieur !...

FRÉDÉRIC.

Ce mariage, arrangé à mon insu, il ne se fera pas !... Ah ! l'on a cru que je me plierais lâchement aux marchés de la politi-

que!... que je paierais de ma liberté une cession de territoire!... que je donnerais mon cœur pour... un morceau de Silésie!... Allons donc!

LE ROI.

Prince Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Votre princesse, je n'en veux pas!

LE ROI.

Il me brave!

FRÉDÉRIC.

Tant pis pour la Prusse!... tant pis pour la dynastie des Brandebourg!... elle s'arrangera pour avoir des rejetons, je ne m'en charge pas!

LE ROI.

Il m'insulte!

FRÉDÉRIC.

Je vous l'ai dit, sire, refus pour refus... gardez votre victime, je garde ma liberté!

LE ROI, hors de lui.

Et je vous dis, moi, que vous épouserez la princesse!... que vous l'aimerez, que vous l'adorerez, que vous la rendrez parfaitement heureuse!

FRÉDÉRIC, riant.

Si elle n'a jamais d'autre bonheur que celui dont je dispose... (Il est interrompu par un roulement de tambours.)

LE ROI.

Ma revue!... Adieu, monsieur... souvenez-vous de mes ordres... et qu'à mon retour, je vous trouve aux pieds de la princesse. (Il sort. — On bat aux champs.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, puis LE BARON.

FRÉDÉRIC, marchant à grands pas.

Ah! l'on veut du scandale?... Eh bien! on en aura, du scandale!... Le baron!... il arrive à propos... Baron?

LE BARON.

Prince?

FRÉDÉRIC.

J'ai une mission importante à vous conférer.

LE BARON.

Ah! prince, cette marque de confiance!...

FRÉDÉRIC.

Vous allez demander à être présenté à la princesse de Brunswich...

LE BARON.

Moi!... quel honneur!...

FRÉDÉRIC.

Vous lui direz, de ma part...

LE BARON.

Oui, prince, oui, je lui dirai avec joie... que...

FRÉDÉRIC.

Que je la déteste, que je l'abhorre, et que je ne veux pas d'elle!...

LE BARON, reculant.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Rédigez cela à votre façon, arrangez le texte, mais voilà le fond de l'idée.

LE BARON.

Prince! une telle commission!...

FRÉDÉRIC.

Allez, allez!

LE BARON.

Plutôt que de m'en charger... tenez, j'aime mieux rendre ma clé à votre auguste père!... je vais lui rendre ma clé!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! rendez votre clé... C'est moi-même qui vais déclarer à la princesse, parlant à sa personne...

LE BARON, vivement.

Ah! juste ciel!... plus bas, monseigneur!... La reine, accompagnée de la jeune duchesse!

FRÉDÉRIC.

Tant mieux!... ce sera tout de suite fait...

LE BARON, à part.

Voilà encore, je crois, le moment de me retirer... (Il veut s'éloigner.)

FRÉDÉRIC.

Restez... je le veux!

LE BARON, à part.

Absolument le caractère de son auguste père!... On ne peut jamais s'en aller, avec les princes de cette famille!

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, LE BARON, LA REINE, ÉLISABETH, LE COMTE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR en grande toilette.

CHŒUR.

Air de M. DEJAZET fils.

Honneur à l'aimable duchesse
Qui vient embellir ce séjour!
Entourons ici son altesse
De nos respects, de notre amour.

FRÉDÉRIC, *reconnaissant Élisabeth.*

Ah! ciel!... que vois-je!...
Oui, c'est elle! elle-même!
Souvenir enchanteur!
La cloche du baptême
Sonnait notre bonheur! } *bis.*

ÉLISABETH.

Que dites-vous?... que signifie?...

FRÉDÉRIC, *étonné.*

Eh quoi! se peut-il qu'on oublie
La joyeuse cérémonie
Où, sur le front d'un bel enfant,
Ma main s'unissait à la vôtre?

ÉLISABETH.

Moi?... vous me prenez pour une autre:
Je suis princesse...

FRÉDÉRIC, *interdit.*

Assurément...

ÉLISABETH.

Songez-y...
(*Bas, s'approchant de lui.*)
Monsieur le sergent.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.	ÉLISABETH, *bas.*
Ah! c'est elle! elle-même!	Oui, c'est moi, c'est moi-même!
Souvenir enchanteur!	Souvenir enchanteur!
La cloche du baptême	La cloche du baptême
Sonnait notre bonheur!	Sonnait notre bonheur!

FRÉDÉRIC, ivre de joie.

C'est elle, ma mère!... c'est pour elle que je la refusais!... c'est pour n'aimer qu'elle au monde, que je la détestais d'avance!... Ce n'est pas très-clair, mais le cœur d'une mère comprend tout.

LE BARON, à part.

Oh! quand le roi saura... quelle joie!... Eh mais! si j'allais le premier lui annoncer cette bonne nouvelle?... quelle occasion de gagner ma clé! (Il sort, sans être remarqué.)

ÉLISABETH.

Ainsi, prince, pour rester fidèle à une inconnue, à une étrangère... pour d'obscures amours qui ne vous promettaient que du bonheur, vous alliez rejeter un mariage princier, qui vous assure l'alliance d'une grande nation!... Ah! tenez, c'est bien, cela, c'est très-bien!... (Lui tendant la main.) Mais on tâchera de lutter contre vos souvenirs, et de l'emporter sur votre commère du moulin de Sans-Souci.

FRÉDÉRIC, lui baisant la main.

Ma jolie commère!... Dire que c'est avec ma femme que j'ai baptisé le petit Peters! le fils du meunier!... que nous avons dansé ensemble, comme de bons paysans!

ÉLISABETH, avec regret.

Ah! nous ne danserons plus de cette façon-là!

FRÉDÉRIC, vivement.

Et pourquoi donc?... on danse partout, sous le hangar d'un moulin, comme dans les salons d'un palais... La gaîté doit avoir ses grandes entrées à la Cour... (Bas.) quand le roi n'y est pas. (On bat aux champs. — Vivement) Ah! j'avais tout oublié!... (Bas, à la reine et à Élisabeth.) Pas un mot, de grâce! je ne vous connais plus!... Laissez-moi parler au roi! (A part.) Keitt!... mon pauvre Keitt!

UN OFFICIER, annonçant.

Le roi!

LE ROI, au fond, bas au baron.

Comment! baron, la princesse, la jeune dame du moulin de Sans-Souci...

LE BARON.

Oui, sire, c'est la même!... Figurez-vous que tout-à-l'heure...

LE ROI.

Bien! bien!... j'ai compris.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, suivi du GÉNÉRAL STURNER, ET D'AUTRES OFFICIERS GÉNÉRAUX.

ÉLISABETH, prête à s'agenouiller devant lui.

Sire...

LE ROI, la relevant et l'embrassant.

Ma fille... je vous reçois en soldat... L'étiquette de la Cour de Vienne ne s'accommoderait guère de cette tenue... mais c'est la mienne, et je m'y tiendrai... si toutefois elle ne vous effarouche pas trop. (Regardant alternativement Elisabeth et Frédéric en souriant.) Ah! ah!... (S'approchant de Frédéric et à demi-voix.) Eh bien? vous avez vu votre fiancée, monsieur...?

FRÉDÉRIC, baissant la tête.

Je l'ai vue, sire.

LE ROI, étonné.

Hein?... Quoi!... vous n'avez pas été ravi, enchanté?... la princesse...

FRÉDÉRIC.

La princesse est charmante, sire... mais...

LE ROI.

Mais?

FRÉDÉRIC.

Mais... un autre amour...

LE ROI.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Un souvenir, qui sera éternel...

LE ROI.

Plaît-il?... (Il regarde le baron, qui confirme par ses gestes le rapport qu'il vient de faire.) Qu'est-ce que cela signifie?... (Haut.) Ainsi, vous persistez à refuser...

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, sire!... non pas!... Je me soumettrai à vos ordres.

LE ROI, souriant.

Ah!

FRÉDÉRIC, d'un ton douloureux et plaintif.

Il m'en coûtera... je sens que je serai malheureux... que cette alliance empoisonnera toute ma vie... Celle que j'aime est moins belle, peut-être, moins noble assurément que la princesse... je ne les compare pas... Mais je l'aime, mon père!... (La voix entrecoupée de larmes.) et il bien cruel, bien affreux, allez, d'être réduit à étouffer la voix de son cœur!... Mais j'offre au roi ce douloureux sacrifice... qu'il ne croira pas trop payer, je l'espère, par la seule faveur que j'aie jamais implorée de sa bonté.

LE ROI.

Et cette faveur... sans doute... c'est une amnistie pour les déserteurs?

FRÉDÉRIC.

C'est de signer la grâce de Keitt, en même temps que le malheur de votre fils... (Il essuie une larme. — A part.) Nous y voilà!

LE ROI, après avoir regardé de nouveau le baron, qui réitère ses gestes affirmatifs. — A part.

Ah! c'est trop fort!... (Il fait un mouvement de colère, qu'il réprime aussitôt.) Non, du calme... (Haut et d'un ton paternel...) Eh bien! non... je ne veux que tu sois malheureux... J'ai deux autres fils, et, à ton défaut, la cour de Vienne acceptera sans doute l'un d'eux pour époux de la jeune duchesse.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

LE ROI.

Allons, mon ami, qu'il ne soit plus question de ce mariage, et laisse-moi diriger comme je l'entends les affaires de l'Etat.

FRÉDÉRIC, voyant le roi passer près du baron, avec lequel il échange un regard.

Le baron!... Il savait tout!

LE ROI, d'un ton sévère.

Général Sturner!...

STURNER.

Sire...

LE ROI.

Vous convoquerez dès aujourd'hui et présiderez vous-même un conseil de guerre, qui jugera le lieutenant Keitt, déserteur!

TOUS.

Déserteur!

LA REINE, à part.

Keitt!... ô mon Dieu!

FRÉDÉRIC, avec force.

Eh bien! sire... faites-moi juger comme lui!... car, si le lieutenant Keitt a déserté, le sergent Frédéric a déserté aussi!

TOUS.

Lui!

LA REINE.

Mon fils!

LE ROI.

Qu'oses-tu dire?

ÉLISABETH.

Non, non!... c'est impossible!

FRÉDÉRIC, continuant du même ton.

Le lieutenant Keitt a été arrêté, à dix lieues de Berlin, dans un château...

STURNER, à part, s'avançant.

Ecoutons!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! c'est moi, moi, son prince, son ami, qui lui avais ordonné de m'accompagner, de me suivre dans ce château... où m'appelaient des motifs... qu'il ne me convient pas de faire connaître...

STURNER, à part.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Surpris avec lui, je n'ai pu expliquer notre présence qu'en le livrant comme un déserteur, que j'étais chargé de poursuivre...

LE ROI, d'une voix forte.

Tu mens!... tu mens, te dis-je!... Si tu avais fait cela... si tu avais déserté!... on apprendrait bientôt qu'avant d'être père, je suis roi!... et tout prince du sang que tu es... Mais tu mens!

FRÉDÉRIC.

Interrogez les gens de ce château... ils témoigneront que je me suis défendu, qu'ils m'ont terrassé... et, tenez! ils retrouveront sans doute mon aiguillette de lieutenant, qui m'a été arrachée dans la lutte.

STURNER, vivement.

Cette aiguillette!... (Il ouvre son uniforme et l'en retire.) cette aiguillette, que voici!... c'était la vôtre?...

FRÉDÉRIC, étonné.

Comment se trouve-t-elle en vos mains?

STURNER.

C'était la vôtre?...

FRÉDÉRIC.

Vous voyez, sire, que j'ai dit la vérité... Une grâce, ou deux condamnations!... à vous le choix!

LE GÉNÉRAL, à part.

C'était lui!... l'amant de la comtesse... c'était le prince royal!

LE ROI.

Prince Frédéric!... votre épée!

LA REINE, effrayée.

Sire!

FRÉDÉRIC.

Attends-moi, mon brave Keitt!... Si on te fusille... ce sera du moins en bonne compagnie! (Il remet son épée au général, tandis que le roi donne aux officiers qui entourent le prince l'ordre de l'emmener.)

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Une salle basse dans la citadelle de Berlin, attenant à la place d'Armes et servant de prison d'Etat.

SCÈNE I.

KEITT, puis JEAN, introduit par un gardien.

KEITT, couvert de son manteau d'uniforme, est introduit par le gardien. — Il jette à gauche son manteau et son chapeau.

Frédéric!... lui... me trahir!... me livrer!... une pareille lâcheté!... Ah! je ne puis y croire encore!... Cependant les faits parlent!... l'évidence est là!... le conseil de guerre est réuni, à deux pas de moi... et lui, il se marie, il est heureux!

LE GARDIEN, entr'ouvrant la porte du fond.

Mon lieutenant... un homme, une espèce de paysan, dit que vous l'avez fait demander, et qu'il est autorisé à...

KEITT.

Oui, je sais... qu'il entre.

LE GARDIEN.

Entre, garçon.

JEAN, entrant.

Là, je vous le disais bien, militaire, qu'on m'attendait... d'ailleurs, j'ai une permission.

(Le gardien sort.)

KEITT, allant à lui.

Je te remercie de ton empressement, mon ami... J'avais un petit service à te demander, et je vois que je ne me suis pas trompé en comptant sur toi.

JEAN.

A la vie, à la mort, mon officier... d'abord que vous êtes le camarade et l'ami de notre auguste prince, le parrain de mon

petit Péters... Mais est-il Dieu possible, mon officier, que vous soyez ici, en prison, et accusé comme déserteur?..... Oh! mais ça ne se passera pas comme ça... je suis là, moi, j'attesterai que vous n'êtes pas coupable et encore moins déserteur... Vous avez fait une promenade, voilà tout... à preuve que je vous ai prêté mes deux chevaux pour aller jusqu'au château de Reimsberg... Voilà la chose dans toute sa simplicité.

KEITT.

Garde-toi bien de parler de cela à personne!... Le service que j'ai à réclamer de toi, c'est de porter toi-même à ce château une lettre que je vais écrire.

JEAN.

La course est bonne, mais c'est égal, j'irai, mon officier... Oh! mais je ne vous dis pas le plus drôle de l'affaire... Imaginez-vous que, en même temps qu'on venait m'ordonner de votre part de me rendre ici, un domestique tout chamarré est venu dire à ma femme que quelqu'un la demandait tout de suite à la cour... Est-ce farce, ça!... Qu'est-ce qu'on veut faire de ma femme à la cour?... Ça fait que nous avons quitté le moulin tous les deux, et que nous sommes arrivés à Berlin ensemble.

KEITT.

Oui, il y a des fêtes, il y a des bals à la cour.

JEAN, ingénument.

Vous croyez qu'on veut faire danser ma femme?

KEITT.

La mission dont je veux te charger exige du mystère, des précautions, du courage peut-être... le château est activement surveillé... te sens-tu assez de résolution pour me servir?

JEAN.

Je vous ai déjà dit que vous pouviez compter sur mon dévouement, d'abord que vous êtes l'ami de notre cher prince, l'auguste parrain de mon petit...

KEITT, l'interrompant.

Ne me parle pas du prince... c'est lui qui m'a livré, qui m'a fait arrêter.

JEAN.

Lui!... Tenez, mon officier, je ne sais pas si ça est, mais je dis que c'est impossible!

KEITT.

Ah! je voudrais le croire comme toi...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, en petite redingote militaire. — Quatre soldats au fond.

FRÉDÉRIC, gaîment.

Y a-t-il de la place pour deux, ici?

KEITT et JEAN.

C'est lui!

FRÉDÉRIC.

Moi-même, mon cher Keitt... Ah! je viens de faire un joli rêve!... mais, avec mon glorieux père, le plus beau songe ne manque jamais de tourner en cauchemar.

JEAN.

Certes, mon prince, ce n'est pas pour mécaniser sa gracieuse majesté, mais votre auguste père est un père du peuple à rebrousse-poil.

FRÉDÉRIC, le poussant.

Si tu voulais bien te taire, toi, monsieur Jean!... Eh! comment te trouves-tu ici, drôle de corps?

JEAN.

Je suis venu pour accomplir une commission mystérieuse.

KEITT.

Permettez-moi, prince, de vous remercier de la visite que vous daignez me faire dans le lieu de ma détention.

FRÉDÉRIC, toujours gaîment.

Comment! une visite?... mais pas du tout!... je suis ici sur un pied parfait d'égalité : Déserteur, comme toi; prisonnier, comme toi.

JEAN.

Ah bah!

KEITT.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel. Tu te sacrifies pour moi, nous sommes pris dans un traquenard, je te vois sur le point de tomber sous les coups de trois assassins... je n'étais pas le plus fort, je n'avais pas le choix des moyens... Ma foi, aux grands maux les grands remèdes... je t'ai fait arrêter comme déserteur... mais, quand j'ai vu que je ne pouvais fléchir la rigueur du roi, plus à cheval que jamais sur sa discipline militaire... qu'il me refusait obstinément ta grâce... je me suis déclaré coupable aussi, et j'ai demandé à partager ton sort... Voilà tout.

KEITT, très-ému.

Ah! mon prince!... et moi, qui vous accusais!... Ah! pardonnez-moi!

FRÉDÉRIC.

Tout doit être de moitié entre nous, mon cher Gustave : Le cœur, l'épaulette... et le conseil de guerre.

Air d'Aristippe.

Sous les drapeaux, un soldat est un frère!
A tes conseils, bien souvent j'eus recours.
Plus l'amitié grandit, plus elle est chère...
Aussi, mon cœur t'appartiendra toujours.
Enfant des rois, du poids d'une couronne,
Mon front encor n'est chargé qu'à demi...
Ah! laisse-moi, loin des degrés du trône,
Presser la main d'un véritable ami!

KEITT, ému, lui baisant la main.

Voilà donc comme vous vous vengez d'un ingrat!

(Entrée du gardien et du domestique.)

JEAN, très-ému.

C'est magnifique! c'est sublime!... c'est-à-dire que je veux que l'on me fasse aussi prisonnier d'État, moi, Jean!... je me déclare meunier déserteur!... J'ai prêté mes deux chevaux, j'ai fait la courte échelle à mon prince pour passer par-dessus le mur... J'en suis!

FRÉDÉRIC, riant.

Tu es donc aussi en goût de te faire fusiller?

(Le gardien et le domestique sortent par le fond.)

JEAN, se calmant.

Ah! vous croyez que ça pourra aller jusque-là?

FRÉDÉRIC.

Eh! eh!... le conseil ne badine pas... et sa majesté encore moins.

JEAN.

Ah! dites-donc, à propos : Christine a été demandée à la cour... savez-vous ce qu'on veut en faire, altesse?

FRÉDÉRIC.

Qui sait? peut-être la nourrice de mon premier... La princesse, ma femme, lui veut beaucoup de bien, et elle forme sa maison.

KEITT, surpris.

Votre femme?

FRÉDÉRIC.

C'est juste, tu ne sais rien de tout cela, toi, pauvre captif... Oui, mon cher, ma femme, la princesse, ma commère de Sans-Souci, l'Autriche, le moulin, tout cela se résume en une seule et même personne... Comprends-tu?... non... Eh bien, voilà ce que c'est. (Il s'assied près de la table et tire une pipe de sa poche.)

KEITT.

Quoi! il se pourrait!...

FRÉDÉRIC.

Tu as compris?... je t'en fais mon compliment.

(Keitt lui donne du feu; ils se mettent tous deux à fumer.)

JEAN, vivement.

La marraine de mon petit Peters?... Ah! ciel du ciel!... voilà un coup du ciel! (Sautant.)

« Ma commère, quand je danse! »

Ah! pardon, altesse... c'est la joie qui me jette des fourmis dans les jambes. (On entend du bruit à l'extérieur.) J'entends du bruit!... Dites-donc, si c'était le conseil de guerre?... faudrait pas la laisser entrer.

CHRISTINE, en dehors.

Y a-t-il quelqu'un?...

(Christine paraît avec le gardien, qui l'empêche d'entrer.)

JEAN, à la grille.

C'est ma femme!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHRISTINE, LE GARDIEN.

CHRISTINE.

Farceur... puisque je vous dis que j'ai une mission particulière, et que je viens chercher mon mari.

JEAN.

Elle vient me chercher... son mari, c'est moi.

LE GARDIEN.

Mais, la consigne...

CHRISTINE.

La consigne ne me regarde pas... puisque j'ai une mission particulière.

(Le gardien ouvre la grille et Christine entre; le gardien sort.)

FRÉDÉRIC.

Bravo! nous voilà réunis comme au moulin!... il n'y manque que mon filleul!... ah! et ma jolie marraine... je la regrette!

JEAN, bas à Christine.

Dis-moi donc ce que tu as été faire à la cour.

CHRISTINE.

Je te conterai cela plus tard. (A mi-voix, à Frédéric.) Mon prince, une personne de haut rang et qui vous est chère...

FRÉDÉRIC.

Mon Élisabeth, n'est-ce pas?... tu l'as vue?... Tiens! que je t'embrasse pour ça!

JEAN.

Il embrasse ma femme!... Est-il populaire!

CHRISTINE.

Elle m'envoie vous dire de ne pas vous affliger, et qu'elle s'occupe activement de vous.

FRÉDÉRIC.

M'affliger?... fi donc! je suis philosophe... Distingue-toi, Jean, mon compère, je te nomme majordome et grand échanson... cours aux cuisines du château, dévaste l'office et la cantine, je veux être traité royalement... Sa majesté veut bien nous donner le logement... corbleu! il nous faut aussi la nourriture.

CHRISTINE.

La reine y a songé, altesse... elle ne veut pas que son fils meure de faim. (Le gardien ouvre la grille et quatre valets de pied entrent du fond, portant une manne remplie de comestibles; le domestique de Frédéric aide à mettre le couvert; ils sortent et restent au fond en dehors de la grille.) Eh! tenez, voilà les valets de pied qui apportent un repas complet.

FRÉDÉRIC.

Que les valets de pied soient les bienvenus!... Mettons la mélancolie à la retraite, mon cher Gustave... c'est une pleurnicheuse qui n'est pas bonne pour le service... A table! vive la joie! et buvons à la liberté!

(Ils se mettent à table: Jean et Christine les servent.)

KEITT, de même.

La liberté, c'est aussi un beau rêve... comme l'amour... Le conseil de guerre est en séance dans la pièce voisine.

FRÉDÉRIC.

Tant mieux!... étourdissons-le par le bruit de nos verres... A la santé du conseil de guerre!

KEITT.

Tenez, mon prince, j'ai eu tort de ne pas m'opposer à un coup de tête, qui a causé tout le mal... Je connaissais l'extrême sévérité du roi... j'aurais dû vous surveiller, vous n'en seriez pas là aujourd'hui.

FRÉDÉRIC, tendant son verre.

Du tokai!... Laisse donc, en bonne philosophie, la prison est un lieu de repos et de méditation.

JEAN, à mi-voix.

Cristi! Christine! ils flûtent le tokai, comme si c'était de la petite bière!

FRÉDÉRIC, tendant son verre.

A boire!

Air nouveau de M. Déjazet fils.

Riant des sots, des verroux et des grilles,
Un philosophe à tout se fait bientôt;
Sur sa gaîté que peuvent les bastilles?
Un noble cœur ne faiblit pas sitôt.
Quand la vertu s'épure à son école,
Venons tous deux y prendre une leçon;
Quand l'amitié surtout nous y console,
Ah! qu'on est bien, qu'on est bien en prison!

REPRISE.

Ah! qu'on est bien, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Du despotisme et de l'ingratitude,
Colomb, victime, expire dans les fers;
D'un noir cachot il voit la solitude,
Lui, qui voulait agrandir l'univers!
Là, le savant qui vit tourner la terre,
Gémit captif, pour avoir eu raison!
Socrate y meurt... là, commença Voltaire!...
Ah! qu'on est bien, qu'on est bien en prison!

REPRISE.

Ah! qu'on est bien, etc.

(*Roulement de tambours.*)

CHRISTINE, à la grille.

Le général!

LE GARDIEN, ouvrant la grille de droite.

Le général monte l'escalier.

FRÉDÉRIC.

Il vient peut-être pour nous interroger!

KEITT.

Je ne me soucie pas beaucoup de paraître en sa présence.

FRÉDÉRIC.

Ni moi non plus.

KEITT.

Éloignons-nous.

FRÉDÉRIC.

Pas avant d'avoir vidé nos verres.

(*Ils trinquent et reprennent:*)

Quand l'amitié surtout nous y console,
Ah! qu'on est bien, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, puis LE BARON, LES QUATRE VALETS DE PIED ET LE DOMESTIQUE DE FRÉDÉRIC.

LE GÉNÉRAL.

Mon approche a donc fait fuir les prisonniers... Où sont-ils?

JEAN, montrant la porte de droite.

Ils sont là, général.

LE GÉNÉRAL, éloignant Christine, qui s'était placée devant la table.

Il paraît que ces messieurs prenaient leur captivité assez joyeusement.

CHRISTINE, prenant une bouteille vide.

Comme vous voyez, général, il n'y a plus rien dans les bouteilles.

(Les valets entrent et desservent la table, le valet de Frédéric remet sur la table l'encrier et le papier; puis ils sortent tous, emportant la manne.)

LE GÉNÉRAL, à part.

Quelle insouciance! (Haut.) C'est bien... allez, laissez-moi.

CHRISTINE, bas à Jean.

En voilà encore un qui n'a pas l'air d'être carossant tous les jours.

JEAN.

Vous me direz: ce n'est pas son état.

LE GÉNÉRAL, seul.

J'ai eu tort de quitter le conseil; c'est un acte de faiblesse... Mais mon émotion était trop vive... elle m'eût trahi... Ma tête enfante mille projets, ma raison les repousse tous... Lui parler?... le moment est mal choisi et c'est manquer à ma dignité!... Ah! cette position est cruelle, je souffre trop et trop longtemps... j'aimerais mieux une balle dans le cœur!

LE BARON, entrant, des papiers à la main.

La séance est terminée, général... j'étais inquiet de votre indisposition, et je me suis permis de venir...

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Qu'a-t-on décidé?

LE BARON.

La majorité a condamné le lieutenant Keitt.

LE GÉNÉRAL, plus violent.

Et Frédéric?

LE BARON.

Sachant l'intérêt bien naturel que vous portez à notre jeune prince...

LE GÉNÉRAL, se contenant.

Oui, je lui porte un intérêt tout particulier.

LE BARON.

J'ai pensé que vous apprendriez avec joie l'arrêt du conseil.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Cet arrêt, quel est-il?

(Il prend les papiers et s'assied à une petite table, vers le premier plan, à gauche.)

LE BARON.

Trois voix pour lui... trois voix contre.

LE GÉNÉRAL.

Qu'entends-je?... Ainsi?...

LE BARON.

Son sort dépend de la septième voix... la vôtre, général.

LE GÉNÉRAL.

Je tiens donc sa vie dans mes mains!... d'un seul mot, de trois lettres écrites sur ce papier, je puis condamner... ou absoudre! (Il lit avec un mouvement fébrile.) « Le prince Charles Frédéric « de Prusse, est-il coupable de désertion à l'intérieur? » (A part.) Déserteur... il ne l'est pas... je le sais mieux que personne!

LE BARON, surpris.

Vous hésitez!... votre main est tremblante!

LE GÉNÉRAL.

Je n'hésite pas... (Écrivant.) Non!

LE BARON, avec joie et prenant le papier.

Ah! le prince est sauvé!..

LE GÉNÉRAL, à part, en se levant.

Non!... ce n'est pas à la justice du roi qu'il appartient!

LE BARON.

Je cours porter cette heureuse nouvelle à la reine... Encore une occasion de gagner ma clé! (Fausse sortie.) Mais qu'avez-vous, général?... vous paraissez souffrant, vous avez peine à vous soutenir...

LE GÉNÉRAL, assis sur le banc.

Oui, je souffre horriblement.

LE BARON.

Je comprends votre émotion... (A part.) Excellent homme! il craignait pour la vie de notre jeune prince.

LE GÉNÉRAL.

Emmenez-moi d'ici... je ne dois, je ne puis y rester plus

longtemps... (Le baron sort avec le général, qui s'appuie sur son bras.)

LE GARDIEN, près de la porte.

Rien de nouveau pour les prisonniers, mon général?

LE GÉNÉRAL, toujours sombre.

Non, rien.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, KEITT.

(Ils entrent l'un après l'autre et descendent ensuite en scène.)

KEITT.

Plus personne!

FRÉDÉRIC.

Pas un chat!...

KEITT.

Je ne suis pas superstitieux, mais cette apparition du général dans notre prison me semble de mauvais augure.

FRÉDÉRIC.

Et moi, je pense le contraire... Pourquoi aurait-il quitté le conseil, qu'il préside, s'il n'avait pas quelque parole d'espérance à nous apporter?

KEITT, soucieux.

J'ai des motifs pour croire que votre altesse se trompe, du moins en ce qui me concerne... Me permettez-vous d'écrire, prince?

FRÉDÉRIC.

Te voilà retombé dans tes idées lugubres... Fais, mon garçon, broie du noir... avec de l'encre... adresse à ta belle châtelaine une élégie bien plaintive et bien sentimentale... Moi, je vais rêver à ma chère Elisabeth, qui, au dire Christine, s'occupe de moi.

KEITT, se plaçant à la table de gauche.

Je veux, du moins, la rassurer sur mon sort. (A part.) L'événement de cette fatale nuit a dû tant l'effrayer!

FRÉDÉRIC, s'asseyant sur le banc.

Si j'essayais d'un sonnet, que je mettrais ensuite en musique?... c'est peut-être bien hardi, pour un poete prussien... Je ferais bien mieux de travailler à mon grand poème sur l'art de la guerre. (Il tire de sa poche une petite flûte et va pour en jouer.)

KEITT, la plume à la main.

Prenez garde, monseigneur!... si vous jouez de la flûte, je vais vous écouter, et adieu mon épître amoureuse.

FRÉDÉRIC.

Courtisan, va! (*chantant.*)

Oh! du pouvoir royal prestiges séducteurs!
Même en prison, nous trouvons des flatteurs!

(*Il prélude sur la flûte. — On retrouve dans le motif qu'il exécute l'air : charmante Gabrielle. — Après avoir joué.*)

C'est singulier, toutes les fois que j'ai de l'amour en tête, cet air de romance me revient à la pensée... Je ne suis pourtant pas un Henri IV... mais mon Elisabeth est plus jolie que sa Gabrielle... O ma ravissante commère!

Air : *Charmante Gabrielle.*

Comme le roi de France,
Je vous aime aujourd'hui;
Mais croyez-moi d'avance
Plus fidèle que lui.
Mon âme est asservie
Et sans retour :
Plutôt perdre la vie
Que mon amour! (*Solo de flûte.*)

DEUXIÈME COUPLET.

L'éclat de la couronne
N'a point séduit mon cœur;
Celle que l'amour donne
Suffit à mon bonheur.
A vous je sacrifie
Tout en ce jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour!

KEITT.

Bravo, altesse!... vous jouez comme un prince...

FRÉDÉRIC, souriant.

J'aimerais mieux jouer tout simplement comme un artiste.

(Ils sont interrompus tout-à-coup par des tambours qui battent aux champs. — La grille du fond s'ouvre. — Le roi paraît et entre rapidement, l'air fort agité. — Les gardes restent en dehors de la grille.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LE ROI.

FRÉDÉRIC.

Le roi!.. ah! diable! cachons l'orchestre! (Il tient sa flûte cachée derrière lui.)

KEITT, voulant se retirer.

Sire...

LE ROI, assez brusque.

Restez, restez, messieurs... ne vous dérangez pas.

FRÉDÉRIC.

Daignez vous asseoir, sire, et nous excuser sur la modestie de notre mobilier... nous étions loin de nous attendre à une telle visite.

LE ROI.

Ce n'est pas une visite que je vous rends, messieurs, je vous prie de le croire... je viens voir par moi-même ce qui se passe ici. (Il va vers la porte de gauche, la pousse, puis redescend en scène.)

FRÉDÉRIC, à part.

C'est une ronde-major... cela rentre mieux dans ses habitudes.

LE ROI, regardant çà et là.

Il n'y a point de femmes ici?

KEITT.

Non, sire.

FRÉDÉRIC.

Nous ne nous permettons pas tant de luxe et de douceur.

LE ROI.

Cependant, il en est venu une, je le sais... je sais aussi que, grâce à la faiblesse d'une personne qui fait bon marché de la discipline militaire, vous avez fait ici une espèce d'orgie.

FRÉDÉRIC.

Votre majesté avait ordonné qu'on jugeât une promenade nocturne comme désertion, mais il n'était pas convenu qu'on nous prendrait par la famine.

LE ROI, à part.

Il m'impatiente, celui-là, avec ses réponses! (Haut.) La citadelle est une prison d'Etat; les détenus, quel que soit leur grade, ne doivent pas y être réunis, c'est contre les règlements... (Les regardant l'un et l'autre, et s'adressant à Frédéric.) Et que faites-vous ici?

FRÉDÉRIC.

Mais sire, nous faisons ce que l'on fait assez généralement... dans les fers... nous cherchons à nous désennuyer.

LE ROI.

Vous chantiez des romances... (Se rapprochant.) Que cachez-vous donc là, avec tant de précautions?... (Passant derrière Frédéric.) Une flûte!... (Avec indignation.) Même sous les verrous! quand une condamnation à mort est suspendue sur sa tête!... il joue de la flûte! (Il la jette au loin.)

FRÉDÉRIC.

C'était le passe-temps d'Appollon, quand il était berger... je ne crois pas valoir beaucoup plus que ce Dieu, quoiqu'il ne fût pas de la maison de Brandebourg.

LE ROI, allant brusquement à Keitt.

Et vous, monsieur, faites-vous aussi des chansons pour votre belle?

KEITT, debout près de la table.

Sire, j'écrivais... à ma sœur. (La reine paraît au fond, à droite, suivie de deux dames d'honneur, qui s'éloignent par la gauche.)

LE ROI.

Ah! vraiment?... Eh bien! ajoutez à votre lettre que vous serez fusillé demain matin sur la place d'Armes.

FRÉDÉRIC ET KEITT.

Fusillé!

KEITT.

J'obéis, sire. (Il écrit.)

LE ROI, se retournant vers Frédéric.

Et vous, monsieur, jouez de la flûte.

(Il se dispose à sortir et se trouve en face de la reine.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LA REINE.

LE ROI, surpris et mécontent.

Vous ici, madame!

LA REINE.

Vous ne pouvez en être surpris, sire : quand la sévérité s'en va, l'indulgence arrive.

LE ROI.

Je ne puis blâmer le motif qui vous amène... mais c'est trop de soin peut-être... et c'est me manquer d'égards, que d'agir sans mon agrément.

LA REINE, plus grave.

Votre agrément... en avais-je besoin, Guillaume?... Et, si je vous l'eusse demandé, auriez-vous eu la cruauté de me refuser?... La mère d'un soldat vient voir son fils en prison... c'est presque un droit acquis... serais-je seule privée de ce triste privilége, parce je suis la femme du roi de Prusse et la sœur du roi d'Angleterre?

LE ROI.

La douceur, la clémence, la faiblesse, voilà les vertus royales, à votre point de vue... Ah! ventre-bleu! si les femmes régnaient,

on verrait de belles choses, et les sceptres seraient bientôt des quenouilles !... (Brusquement.) Pas moyen de gouverner, avec des reines qui raisonnent et des princes du sang qui jouent de la flûte ! (Il sort avec humeur. — Les officiers le suivent et l'on entend battre aux champs.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, hors LE ROI.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Condamné !... lui !... et moi, moi, le plus coupable !...

LA REINE, les regardant tous deux.

Pauvres enfants !... c'est que je vous aime presqu'autant l'un que l'autre !

FRÉDÉRIC, allant à sa mère.

Ah ! je vous remercie de ce mot-là, ma mère !

LA REINE, tendant la main à Keitt, qui la baise avec émotion.

Mon brave Keitt !... nous sommes déjà de vieilles connaissances.

KEITT.

Votre majesté m'honore trop, en daignant s'en souvenir.

LA REINE.

Le cœur n'oublie pas, mon ami.

KEITT.

Votre majesté a sans doute le désir de s'entretenir seule avec le prince, je lui demanderai la permission de me retirer.

LA REINE.

Oui, mon cher Keitt, va, va.

(Keitt salue et sort par une porte latérale, à gauche.)

LA REINE, se rapprochant de Frédéric.

Frédéric, mon fils... il faut le sauver !

FRÉDÉRIC, de plus en plus animé.

S'il faut le sauver, ma mère !... oh ! oui... oui... nous le sauverons !... Quand on a vingt ans, du cœur, et une mère comme vous, on ne laisse pas mourir un ami comme Keitt !... N'est-ce pas vous, vous-même, mère, qui me diriez que je n'en aurais jamais de plus loyal et de plus dévoué ?

LA REINE.

Juges-en, mon fils... et apprends à le connaître... car tu ne le connais pas encore assez... Non, tu ne sais pas tout ce qu'il y a de bon, de généreux, de... (Avec une émotion graduée.) Frédéric... Ah ! il m'en coûte de réveiller des souvenirs, auxquels se rattache une pensée bien douloureuse... (Elle s'assied près de la table, Frédéric suit ses mouvements avec anxiété.) Il y a dix ans à peu près, la calomnie, qui s'attaque à une femme... c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus infâme et de plus lâche... la calomnie, qui peut atteindre même une reine, avait déchaîné contre moi la colère du roi... Je lui pardonne, mon Dieu ! la colère ne raisonne pas... Un jour, il se présente devant moi, l'œil en feu, les lèvres frémissantes, tenant une lettre à la main... et, sans m'interroger, sans daigner m'entendre... oh ! il fallait qu'il fût bien malheureux, pour être aussi cruel !... il m'accabla de mots outrageants, et, sa fureur croissant toujours, irritée par mon regard ferme et calme.... il osa lever sur moi... moi ! la reine, moi ! ta mère !...

FRÉDÉRIC, tombant à ses genoux.

Oh !...

LA REINE.

Un de mes pages, qui était près de là, entend un cri qui m'est échappé, s'élance, et ose arrêter le bras du roi... Ce n'était cependant qu'un enfant de quinze ans à peine... Le roi, alors, tourne contre lui la canne qu'il avait levée sur une autre... il lui fait au front une horrible blessure... puis, s'éloigne... ou, plutôt s'enfuit... honteux de sa violence... (Pleurant.) Le pauvre enfant était tombé à mes genoux, pâle, inanimé... et, tandis que j'étanchais son sang, en m'écriant : il va mourir, mon Dieu ! il va mourir !... — Mourir ! me répond une voix faible, mourir !... mais pour vous, madame, pour épargner un outrage à ma souveraine ! — et ses yeux exprimaient une noble fierté !... Cet enfant si courageux, si dévoué, c'était lui mon fils... c'était Gustave de Keitt !

FRÉDÉRIC, après un effort, cherchant à sourire.

Ah ! c'était... c'était lui ?...

LA REINE.

Il m'en a coûté de te faire cet aveu, mon Frédéric, mais je tenais à t'apprendre pourquoi je t'ai dit tant de fois : sois l'ami de ce jeune homme, mon fils, et aime-le bien... Aujourd'hui, il s'agit de le sauver !... je me jetterai aux pieds du roi, je lui rappelerai, s'il le faut, cette scène affreuse, dont il ne m'a jamais parlé depuis... Compte sur moi, nous le sauverons... oui, nous le sauverons ! (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, puis KEITT, qui rentre et vient s'asseoir sur le banc.

FRÉDÉRIC, sans le voir.

Il a épargné un outrage à ma mère !... (L'apercevant et courant à lui.) Keitt !... mon bon Keitt !

KEITT, surpris et se levant.

Bon Dieu ! qu'avez-vous donc, prince ?

FRÉDÉRIC, souriant avec effort.

Moi ?... rien...

KEITT.

On dirait que vous avez envie de pleurer !...

FRÉDÉRIC.

Quelle idée !... (Regardant et indiquant le front de Keitt.) Tu as là une bien belle cicatrice... un coup de sabre, peut-être ?

KEITT, étonné.

Oui, oui, précisément... mais, à quel propos ?

FRÉDÉRIC.

Un duel, sans doute ?

KEITT.

Avec un camarade... Mais enfin, prince, pourquoi ?...

FRÉDÉRIC, très-ému.

Keitt !... laisse-moi baiser cette cicatrice ! (Il lui prend la tête et pose les lèvres sur son front.)

KEITT.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Que faites-vous, mon prince ?

FRÉDÉRIC.

À ton courage,

C'est un hommage que je rends.

KEITT, *jouant l'insouciance.*

Du soldat c'est l'apprentissage,

Oublié depuis bien longtemps.

FRÉDÉRIC, avec *éclat.*

Oh ! non ! tu mens !... toi, mon ami, mon frère,

Tu veux tromper ce cœur reconnaissant !...

Quand je voudrais payer de tout mon sang

Le sang répandu pour ma mère !

KEITT.

Quoi ! prince, vous savez ?... la reine vous a dit ?...

FRÉDÉRIC.

Je sais... je sais que je t'aime, voilà tout !

SCÈNE X.

LES MÊMES, ELISABETH, CHRISTINE, JEAN.

ÉLISABETH, entrant et donnant un papier au gardien.

Nous venons chercher ici le prince royal... il est acquitté ! il est libre !.. voici l'ordre signé par le général Sturner lui-même.

FRÉDÉRIC, allant à elle.

Vous !... ma belle princesse !... qui m'apportez le plaisir de vous voir et la liberté !... deux bonheurs à la fois !

CHRISTINE, à part.

Est-il gentil !... je raffole de ce prince-là, moi !

KEITT, glissant une lettre dans la main de Jean.

Tu tiendras ta promesse, n'est-ce pas ?

JEAN, bas.

Vous pouvez y compter, mon officier.

KEITT, lui tendant une bourse.

Tiens.

JEAN.

Fi donc ! est-ce que ces services-là se payent avec de l'argent

KEITT.

Ah ! je n'en aurai bientôt plus besoin.

ÉLISABETH, avec joie.

Oui, prince, oui, votre liberté !

FRÉDÉRIC.

Et la sienne, n'est-ce pas ?... la sienne aussi ?

ÉLISABETH.

Sortez d'abord d'ici, prince ; venez, la reine vous attend avec impatience... nous aviserons, avec elle, au moyen le plus prompt de sauver votre ami.

FRÉDÉRIC.

Le plus prompt, dites-vous ?... mais rien n'est aussi prompt que la justice militaire du roi ! (Vivement, en voyant entrer son domestique, qui porte son manteau et son chapeau.) Attendez !... les moyens les plus simples, les plus communs, sont toujours les meilleurs... car on ne s'en défie pas... La nuit commence à nous gagner, il faut en profiter sur-le-champ !... (À Keitt.) Prends mon manteau et mon chapeau !... eh vite ! vite !... ne perdons pas une minute ! (Il couvre Keitt de son manteau et de son chapeau que lui présente son domestique.

ÉLISABETH, vivement.

C'est la seule chance de salut, il faut se hâter !

KEITT.

Comment ! vous voulez ?...

FRÉDÉRIC.

Je veux que tu te sauves d'abord, que tu sois hors de la ville dans une demi-heure... nous verrons après.

ÉLISABETH.

J'ai précisément là, au pied de la citadelle, la chaise à porteurs de la reine.

FRÉDÉRIC.

Bravo! c'est au mieux! (A Jean et à Christine.) Mes amis, je vous le confie! vous m'en répondez!... prenez tout de suite par la porte de Potsdam... allez... (Les retenant.) Non!... un instant!... je voudrais un signal... quelque chose qui vint m'avertir qu'il est hors de danger.

JEAN, vivement.

Un coup de pistolet!

FRÉDÉRIC.

Ça fait trop de bruit.

CHRISTINE.

Une chanson!

FRÉDÉRIC.

C'est ça, oui! une chanson... sur la place d'Armes, sous la première meurtrière de la citadelle... je reconnaîtrai ta voix... partez... (La grille de droite s'ouvre. — On voit paraître le baron, suivi d'un officier et de quelques soldats. — La nuit est venue. — On porte des flambeaux.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BARON DE KOPPEN NICKEN, UN OFFICIER, SOLDATS, en dehors.

FRÉDÉRIC.

Encore cet homme!

CHRISTINE.

Silence!

ÉLISABETH.

Quel contre-temps!

JEAN, à part.

Si je pouvais lui casser quelque chose!

LE BARON, à l'officier, en dehors de la grille.

Oui, capitaine, c'est un ordre exprès de sa majesté, concernant le lieutenant Keitt... je ne sais pas ce que contient cette missive.

LE CAPITAINE, prenant le papier.

Je vais prendre connaissance des ordres de sa majesté. (Il s'éloigne à gauche.)

LE BARON, entrant.

Prince..... (Élisabeth a fait un mouvement rapide pour cacher Keitt, assis à droite, enveloppé du manteau, et Christine s'est placée devant Frédéric, assis à gauche et portant le manteau de Keitt. — Le baron, remarquant ce double mouvement.) C'est singulier, il y a ici un air de mystère... (Haut, s'adressant à Keitt.) Prince, le roi, votre auguste père, a daigné me charger de... (Se retournant vers Frédéric qui a fait un mouvement de joie, et reconnaissant son erreur.) Ah!... ce n'est pas lui!

KEITT, se découvrant.

Eh bien! non, monsieur, je ne suis pas le prince... vous pouvez me dénoncer... peut-être une récompense vous est-elle promise.

LE BARON, piqué.

Une récompense?

ÉLISABETH, d'un ton sévère.

Dans les états d'Autriche, monsieur le baron, vos fonctions ont pu parfois être confiées à un homme de mince valeur... mais personne ne les a jamais avilies!

LE BARON, interdit.

Je ne vous comprends pas, madame.

FRÉDÉRIC.

Oui! c'est une honte pour notre vieille Germanie, que de voir un gentilhomme pousser la servilité jusqu'à descendre au métier d'espion!

LE BARON, très-ému.

Espion!... moi!... Ah! prince, après un mot comme celui-là...

FRÉDÉRIC.

On baisse la tête, ou l'on se justifie!

LE BARON, relevant la tête.

Non, monseigneur... on se venge!

FRÉDÉRIC.

Plaît-il?...

LE BARON.

Oui, on se venge!... (A Keitt.) Venez monsieur.

FRÉDÉRIC.

Qu'allez-vous faire!

LE BARON.

Eh! parbleu, je vais le conduire...

ELISABETH.

A la mort, peut-être!

LE BARON, à Keitt.

Allons donc, monsieur.... (Voyant entrer le capitaine, changeant de ton et élevant la voix.) Venez, mon prince... la reine, votre mère, vous attend au palais.

FRÉDÉRIC, bas au baron.

Ah! baron!... et c'est vous!... vous, qui le sauvez!

LE BARON, bas.

Ce n'est pas mal, pour un espion.

FRÉDÉRIC.

Merci! merci!

KEITT, au baron, qui l'entraîne.

Mais, le prince!...

LE BARON, à Keitt, voyant le capitaine et la troupe qui paraissent au fond.)

Couvrez-vous bien, altesse... il fait, ce soir, un froid très-piquant.

LE CAPITAINE, au fond, à gauche, montrant un papier à ses soldats.

Ordre du roi! « Le lieutenant Keitt doit-être fusillé dans une heure!

FRÉDÉRIC, bas à Christine.

N'oublie pas le signal!

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Un petit salon, précédant le cabinet du roi. — Une table à gauche et tout ce qu'il faut pour écrire; candelabres allumés sur la table. — A droite, un canapé. — Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE I.

KEITT, conduit par LE BARON.

LE BARON.

Eh bien!... nous y voilà enfin!... dans le propre cabinet du roi!... en plein danger!... vous devez être content... Moi, je serais enchanté, si j'y comprenais quelque chose... Car enfin, revenir au palais, quand il s'agissait de vous échapper!... Vous ressemblez à un homme qui se jetterait dans la rivière pour ne pas se noyer... Passez-moi cette comparaison aquatique.

KEITT, du ton d'un homme qui veut se débarrasser des questions qu'on lui fait.

Il fallait agir ainsi: grâce à votre généreux stratagème, les portes se sont ouvertes devant nous... mais, en s'ouvrant, elles nous ont ramenés naturellement dans la direction du palais, où le prince ne manque jamais d'être de retour dans la soirée... S'écarter des habitudes de Frédéric, c'était nous exposer à être remarqués... reconnus... voilà tout... (A part.) Ce n'est pas à lui que je dois confier mon projet.

LE BARON.

Pourvu que tout cela ne tourne pas à mal! et ne me fasse pas perdre ma... (Allant à la porte du fond.) On vient!... cachez-vous!... c'est la reine!

KEITT.

La reine?... je veux qu'elle me voie, au contraire... n'est elle pas aussi ma libératrice? (A part.) C'est d'elle que j'apprendrai ce que je veux, ce que je dois savoir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE, ELISABETH.

LA REINE.

Que vois-je!... vous ici, Keitt?

KEITT.

Oui, ma souveraine, moi, qui tombe à vos pieds, pénétré de respect et de reconnaissance!

ÉLISABETH, inquiète.

Mon Dieu! mais le plus grand péril vous menace encore!.. par quelle imprudence inexplicable êtes-vous revenu dans le palais?

KEITT.

Madame, ce n'est pas une imprudence, c'est ma volonté qui m'y ramène.

ÉLISABETH.

Votre volonté!

LE BARON, à part.

Allons! voilà autre chose!

LA REINE, inquiète.

Et mon fils?... qu'est-il devenu?... où l'avez-vous laissé?

KEITT.

C'est pour lui que je reviens, madame... Dans le premier mouvement de ce trouble que cause aux plus braves l'imminence d'une mort sans gloire, j'ai accepté le salut que m'offrait le

dévouement de Frédéric... mais, à peine eus-je franchi la dernière grille, que le remords me saisit... je me demandai si j'avais le droit d'exposer à ma place le fils de mon roi...

LA REINE.

L'exposer ?... que voulez-vous dire?

KEITT.

Je dis, madame, que le roi, dans un de ces premiers mouvements de colère, qui chez lui sont parfois si terribles, pouvait faire retomber sur le prince le coup qui m'était destiné... A cette pensée, je suis redevenu maître de moi... que m'importaient désormais la liberté, la vie?... je n'ai plus songé qu'au péril qui menaçait l'héritier du trône... votre Frédéric, votre fils, mon ami... Je suis revenu, et me voici prêt à remettre mon sort entre les mains du roi.

ÉLISABETH, à Keitt.

Ah ! c'est très-bien, ce que vous avez fait là !

LE BARON, à part.

Oui, c'est très-bien... mais, moi, dans quel guêpier me suis-je fourré !... vous verrez que je la perdrai !

ÉLISABETH.

Mais nous vous sauverons... n'est-ce pas madame ? (A Keitt.) Oui, oui, nous intercéderons en votre faveur.

LE BARON.

Oui, nous intercéderons... en notre faveur.

ÉLISABETH.

Et quelque chose me dit que nous réussirons!

LA REINE.

Je n'ose espérer encore... Puis, je ne sais quel pressentiment, quelle vague inquiétude... Tenez, je viens de voir le général Sturner entrer chez le roi... il m'a paru plus sombre, plus farouche que de coutume... il m'a saluée avec contrainte, sa vue m'a troublée... il m'a fait peur.

KEITT, à part, réfléchissant.

Le général !

LA REINE, entendant du bruit.

Le roi vient !... sortez ! sortez ! (Keitt sort à droite.)

SCENE III.

Les Mêmes, LE ROI, LE GÉNÉRAL.

LE ROI, entrant et s'adressant brusquement à l'officier qui l'accompagne.

Vous dites qu'on a vu le prince rentrer au palais?

L'OFFICIER.

Oui, sire.

LE ROI.

C'est bien. (L'officier sort par le fond. — Au baron, qui va sortir.) Restez, baron.

LE BARON.

Je reste avec enthousiasme.

LE GÉNÉRAL, à part.

Enfin, je vais savoir si la justice du roi est égale pour tous.

LE ROI, s'asseyant près de la table et s'adressant à la reine.

Eh bien ! madame, qu'ai-je encore appris !... Quoi ! à peine relevé d'une disgrâce, voilà que votre fils s'expose de nouveau à mon mécontentement !... Il a insulté notre ami, notre compagnon d'armes !... celui à qui il doit la vie !... (Mouvement de la reine.) Oui, la vie !... car, sans lui, il aurait été condamné à mort par le conseil de guerre... et, foi de roi ! la sentence aurait été exécutée sans rémission, sans pitié !...

LA REINE, suppliante.

Sire !...

LE ROI.

Parlez, général, parlez... comme il convient à un époux outragé, à un homme de cœur, à un soldat !... parlez devant sa mère, devant celle qui devait être sa femme... parlez; je le veux, je l'ordonne.

LE GÉNÉRAL, gravement.

Puisque tel est le bon plaisir du roi, puisque sa majesté la reine n'y met point d'empêchement, je parlerai donc... Oui, Majesté, un homme est venu dans ma maison, lâchement, par surprise, la nuit, comme fait un assassin... et il a fait plus que de m'assassiner... il m'a ravi mon bonheur, l'affection de ma femme... il m'a déshonoré ! (Mouvement de la reine.) Ah ! ne m'objectez pas que, comme militaire, je suis son supérieur, que, comme citoyen, je suis son sujet... l'outrage qu'il m'a fait rapproche nos épées, et la justice du roi comble la distance !

KEITT, entrant tout-à-coup.

Général, vous vous trompez !... Celui qui a pénétré dans votre demeure n'est pas le prince Frédéric, c'est le lieutenant Keitt !

LE GÉNÉRAL.

Vous, monsieur ?

LE ROI.

Vous ?

LE GÉNÉRAL, avec dédain.

Depuis quand le prince royal charge-t-il ses amis de répondre pour lui à ceux qu'il a offensés ?

LE ROI, élevant la voix.

Général !...

KEITT.

Je vous répète, monsieur...

LE ROI, avec éclat.

Silence !... Je saurai bientôt la vérité, grâce aux ordres que j'ai transmis.

L'OFFICIER, rentrant.

Sire !...

LE ROI.

Hein ?... qu'est-ce ?...

L'OFFICIER, tenant une lettre.

Une lettre, trouvée sur l'homme que vous avez ordonné d'arrêter au château du général Sturner.

LE ROI.

Ah ! donnez !... Allez. (L'officier sort.) Cette lettre est adressée à la comtesse.

LE GÉNÉRAL.

A ma femme !... (Il ouvre la lettre, sur un signe du roi.) Signé : Gustave de Keitt !... (A part.) Il disait vrai !... ce n'était pas le prince !

KEITT, noblement.

Lisez.

LE ROI, au général.

Lisez donc !

LE GÉNÉRAL, lisant.

« Louise, le roi l'a dit, je serai fusillé dans une heure... »

LE ROI, vivement, à Keitt.

Eh ! mais, c'est la lettre que vous écriviez, disiez-vous, à votre sœur !

LE GÉNÉRAL, avec force.

A sa complice, à sa maîtresse !

KEITT.

Général !... (Se contenant et d'un ton ferme.) Lisez.

LE GÉNÉRAL, continuant.

« A cet instant suprême, je vous bénis, vous, qui avez con-
« damné de coupables espérances, et ne m'avez jamais permis
« que l'amitié d'un frère !... » (A ces mots, la voix du général s'altère, et c'est avec la plus vive émotion qu'il lit ce qui suit.) « Grâce à
« vous, Louise, je meurs sans remords, et vous pourrez vivre
« sans honte, en face de l'homme dont vous portez si noble-
« ment le nom !... »

(Le général s'arrête, trop ému pour continuer.)

LE ROI.

Il a écrit cela !... (Le général lui présente la lettre.) Et c'est au moment de mourir, au moment d'être... (Se tournant brusquement vers Keitt.) Mais, en effet, je demeure confondu de vous trouver dans ce palais, quand j'avais donné des ordres formels pour que...

LA REINE.

Achevez, sire !

LE ROI.

Attendez !... (A Keitt.) Comment vous êtes-vous enfui ?

KEITT.

A l'aide du manteau du prince.

LE ROI, très-ému.

Et... le prince Frédéric ?...

KEITT.

Est resté en prison à ma place.

LE ROI.

A votre place !... ah !

LA REINE.

Sire !... qu'y a-t-il?

LE ROI.

Il y a... il y a, madame, que j'ai donné l'ordre de fusiller le prisonnier détenu dans la forteresse... et ce prisonnier, c'est...

LA REINE.

Mon fils !

ÉLISABETH.

Le prince !

(La reine tombe dans les bras d'Elisabeth.)

LE ROI, à Elisabeth.

Soutenez-la !... rassurez-la !... dites-lui qu'il est impossible qu'il arrive malheur à son enfant !... Un malheur !... serais-je si tranquille, si cela était possible ?... On se sera aperçu... on aura reconnu... que diable ! c'est une erreur, voilà tout. (Examinant la reine et Elisabeth qui se regardent.) Ou plutôt !... non... c'est une épreuve que vous avez voulu tenter sur mon cœur, n'est-ce pas ?... Allons, convenez-en !... Eh bien ! apprenez qu'il est inflexible, inexorable, ce cœur, et que... Mon Dieu ! si tout cela était vrai, pourtant !... un malheur est sitôt arrivé !... Avec cela, la nuit, l'obscurité... et puis, mes soldats sont si obéissants !...

ils seraient capables de me fusiller moi-même, si je le leur ordonnais!... Qu'on suspende! qu'on arrête tout!.. Dites que je fais grâce, allez!.. (Le général remonte au fond, le baron ouvre la porte; Frédéric entre, suivi d'officiers et de pages, et vient vers sa mère qui veut parler, mais il lui met la main sur la bouche en montrant le roi.) Non, restez!... je vais écrire... car il pourrait y avoir encore quelque malentendu!... On est le roi, c'est vrai... mais on est père!... (Il écrit rapidement quelques mots.) Grâce... signé, le roi! (Il signe.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, s'approchant et prenant le papier que tend le roi.

Merci, mon père!

LE ROI, avec un cri de joie.

Ah!... (reprenant sa sévérité.) Hein?... qu'est-ce à dire?... vous voilà, vous!... Le voilà!... Mon fils! (Il s'est attendri par degré.)

FRÉDÉRIC, tombant à ses pieds.

Mon père!

LE ROI, de plus en plus ému.

Vous lui faites de belles frayeurs, à votre père!... et la reine!... voyez dans quel état vous l'avez mise!... (Très-attendri.) Vous faites pleurer votre mère!

LA REINE, à Frédéric, qui est venu l'embrasser.

Ah! mon Frédéric!

LE ROI.

Ah ça! mais, par le fait, mes ordres n'ont pas été exécutés!

FRÉDÉRIC.

Au contraire, sire... Oh! rassurez-vous, vous avez été obéi ponctuellement, au doigt et à l'œil, comme disent vos officiers de recrutement: vous allez en juger... Bien enveloppé dans le manteau de Keitt, le chapeau rabattu sur le front, me voilà sortant de cette maudite prison... Je m'attendais à monter en voiture et à rouler vers Spandau, Custrin, ou toute autre maison de plaisance, au choix de votre Majesté... Point du tout!... On s'arrête..... — Ah ça! me dis-je tout bas, nous ne pouvons encore être arrivés... où diable me conduit-on? — et, levant la tête avec précaution, je reconnais la place d'Armes!... La nuit était sombre... Tout-à-coup, à la lueur de quelques flambeaux, j'aperçois vos grenadiers rangés en bataille, droits et immobiles comme des soldats de plomb... Quels hommes!... Jamais ils ne m'avaient paru si grands!... ils avaient sept pieds!... Les précautions prises, la foule qui se formait, tout cela avait la mine d'un événement passablement sinistre, et je commençais à comprendre que j'avais débarrassé mon pauvre Keitt d'une vilaine corvée... Attendant le signal qui devait m'annoncer sa délivrance, les secondes me semblaient des heures!... Écoutez donc, on a beau être philosophe, cela produit un certain effet... Un peloton s'avance et s'arrête devant moi... (imitant le roulement du tambour.) Décidément, cela devenait sérieux... Et le signal! le signal qui n'arrivait pas!... La compagnie fait un mouvement, puis un second... et j'entends... crac! (bruit de fusils qu'on arme.) Oh! alors, vous l'avouerai-je, j'ai eu peur!

LE ROI.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Et vous aussi, mon père!

LE ROI.

Moi?

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, vous avez eu peur, convenez-en.

LE ROI.

Enfin?... enfin?...

FRÉDÉRIC.

Enfin... j'entends, du fond de la place, une voix bien connue qui chante: « Quand le roi va-t-à la chasse, il attrape des... » Keitt est sauvé! m'écrié-je!... et, jetant mon manteau au nez du caporal, je me découvre poliment, en disant: messieurs, je vous salue... Le commandant, étonné, étourdi en me reconnaissant, n'a que le temps de s'écrier, à son tour: soldats! redressez armes! portez armes! présentez armes!... La troupe s'agite, le peuple m'entoure, les bonnets sautent en l'air, au cri répété de: vive le prince Frédéric! vive le prince royal! Ma foi, mes amis, ai-je répondu, je ne demande pas mieux, et, pour ne pas faire la part si petite: vive tout le monde!... Ramené par la population entière, jusqu'aux portes de ce palais, j'y suis entré, avec le cœur plein de joie, plein d'espoir, et me voilà!... Mais c'est égal, je puis dire franchement que je l'ai échappée belle!

LA REINE.

Oh! j'ai retrouvé mon fils!... que tout le reste soit oublié!

LE ROI.

Oublié?... non pas!... il y a ici quelqu'un qui va payer pour tous!

LE BARON, à part.

Ah! c'est moi!

FRÉDÉRIC.

Qui donc, sire?

LE ROI, montrant Keitt.

Lui!

FRÉDÉRIC.

Impossible, mon père!

LE ROI.

Comment! impossible?...

FRÉDÉRIC.

Le lieutenant Keitt à sa grâce!... Oh! il n'y a pas à s'en dédire... vous l'avez signée... la voici! (A Keitt.) Viens remercier le roi... (Keitt vient tomber au pied du roi.)

LE ROI, relevant Keitt.

Eh bien, soit... relevez-vous... (Au général.) Dans tout ceci, ce diable de petit bonhomme a montré de la résolution, du courage. (Allant à Frédéric.) Tiens, je commence à croire que tu feras un brave soldat... que tu seras comme moi... que tu aimeras le mouvement, l'action, la bataille... hein?

FRÉDÉRIC.

Oui, sire!

> La guerre est l'élément d'un peuple à sa naissance,
> Elle affermit ses droits, elle accroît sa puissance!
> Un roi nouveau n'est rien que son premier soldat.
> Qu'il soit, durant la paix, toujours prêt au combat,
> Qu'il soit, comme mon père, ambitieux de gloire,
> Calme dans la bataille et grand dans la victoire!

LE ROI.

Bravo!.. c'est superbe!... Et quel est le poète qui a dit de si belles choses?

FRÉDÉRIC.

C'est moi, sire... dans mon poème de *l'Art de la guerre.*

LE ROI.

Toi, mon fils!... tu as écrit sur l'art de la guerre!... Je veux qu'on imprime cet ouvrage, et je souscris d'avance pour... deux exemplaires.

FRÉDÉRIC.

La fortune de mon libraire est faite!

LE BARON, à part.

Deux exemplaires!... Qu'on dise encore qu'il n'y a pas profit à travailler pour le roi de Prusse.

LE ROI, prenant Élisabeth par la main.

Ma belle-fille, vous étiez venue ici pour donner votre main à un sergent... vous pourriez bien avoir épousé un grand roi.

ÉLISABETH.

J'y compte, sire.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu, je me contenterai tout bonnement d'être un grand homme, comme mon ami Voltaire.

COUPLET FINAL.

Air de la Sentinelle.

> En attendant l'avenir glorieux
> Qui n'est encor qu'un rêve de mon père,
> Je veux borner mes soins ambitieux
> A vous chérir, ma gentille commère...
> Et si, plus tard, du spectre paternel
> Il faut que l'éclat m'environne,
> Messieurs, à vous je fais appel,
> Votre suffrage universel
> Doit seul me donner la couronne.

76838

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Cie, r. Amelot, 64

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
201e ET 202e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LE DUEL DE MON ONCLE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT

PAR

M. AMÉDÉE ACHARD

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 16 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DELAUNAY, chirurgien-major en retraite, 50 ans.	MM. AMBROISE.
SAINT-ROBERT, capitaine de spahis, 30 ans.	FÉLIX.
KENNEDIT, colonel anglais, 35 ans.	BASTIEN.
D'ESPREMONT, jeune homme, 25 ans.	ALLIÉ.
LE DOCTEUR FENIMORE, 55 ans.	M. LÉONCE.
MADAME DELAUNAY, 50 ans.	Mme CASTEL.
JULIE, sa fille.	WORMS
UN DOMESTIQUE.	M. LÉON.

L'action se passe à la campagne, chez M. Delaunay, près Paris.

La scène représente un salon ouvert par trois portes-fenêtres au fond du jardin. — Portes latérales. — Un guéridon à droite; chaises.

SCÈNE Ire.

M. DELAUNAY. (*Il écrit assis devant le guéridon.*) MADAME DELAUNAY, JULIE, *assises près de lui et brodant.*

MADAME DELAUNAY.

Tu écriras donc toujours?

M. DELAUNAY.

Encore cette lettre et c'est fini.

MADAME DELAUNAY.

Veux-tu que je te dise, mon ami, j'ai grand peur que cette altercation que tu as eue à cause de nous à la sortie du spectacle, ne soit pour beaucoup dans toutes ces écritures.

M. DELAUNAY.

Bon! voilà ton imagination qui prend le galop! Un duel à mon âge! avec des jambes de cinquante ans.

JULIE.

Et une tête de vingt-cinq! vous êtes si vif, mon père!

M. DELAUNAY.

Oui, oui! un peu de vivacité et beaucoup de rhumatismes, l'un compense l'autre; tu es folle, mon enfant... Crois-tu qu'on ne puisse remettre un fat à sa place, sans être obligé de se battre le lendemain.

JULIE.

Vous l'avez fait... avec une chaleur...

M. DELAUNAY.

Ne te gêne pas... avec une brusquerie!... que veux-tu? Quand on a été chirurgien-major en Afrique pendant dix ans... il en reste toujours quelque chose.

MADAME DELAUNAY.

Comment l'appelles-tu donc ce jeune homme qui t'a donné sa carte hier? M. d'Espremont, je crois?

M. DELAUNAY.

Oui.

JULIE.

Pourquoi M. de Saint-Robert n'est-il pas ici? Je lui ai entendu parler de M. d'Espremont comme de son ami... il arrangerait cette sotte affaire.

M. DELAUNAY.

Ah! oui, M. de Saint-Robert, le beau capitaine en disponibilité, votre danseur des eaux de Vichy, l'homme du monde qui sait le mieux valser et faire des sottises.

JULIE.

Oh! mon père, voudriez-vous qu'il se laissât insulter par son supérieur?... lui, un officier réputé pour sa bravoure! Il a vengé son honneur.

M. DELAUNAY.

Et il a perdu ses épaulettes.

AIR : *de Julie.*

Sais-tu que pour gagner, ma chère,
Ce procès là, mauvais ou bon,
Il ne faudrait au ministère
Qu'un plaidoyer de ta façon ;
Oui, ta toilette me dérobe
Un avocat du haut en bas,
Le talent ne te manque pas,
Et tu portes déjà la robe.

JULIE.

Les injustices me révoltent... je tiens cela de vous, mon père.

M. DELAUNAY.

Et puis... M. de Saint-Robert dansait si bien... Mais, sois tranquille, je dois moi-même une réparation à M. de Saint-Robert.

JULIE.

Vous ?

M. DELAUNAY.

Oui ! oui, à cause de son oncle, auquel sans le vouloir, j'ai fait perdre un emploi... C'est une vieille histoire.

JULIE.

C'est singulier, M. de Saint-Robert ne nous en a jamais parlé ?

M. DELAUNAY.

Peut-être n'en sait-il rien. Il y a vingt-cinq de cela. Une place que son oncle sollicitait me fut accordée. Le docteur Fenimore qui avait un amour-propre d'enfer, ne me l'a jamais pardonné. Là-dessus récriminations, échanges de lettres, provocations, que sais-je ? Dix fois il a voulu me tuer... il m'a poursuivi en Espagne, en Morée, au diable ! mais le hasard a fait que malgré vingt rendez-vous donnés et acceptés, nous n'avons jamais pu nous rencontrer.

JULIE.

Et vous croyez que le docteur y pense encore ?

M. DELAUNAY.

Parbleu, le bonhomme qui me détestait cordialement, a fini par quitter l'Europe, mais j'ai reçu des lettres de lui, ou il m'assure de sa haine et de sa rancune.

JULIE.

Quel entêté !

M. DELAUNAY.

Il paraît que de cette place dépendait un mariage auquel M. Fenimore tenait beaucoup... Cette circonstance, que j'ignorais, m'a tout expliqué, et le tort involontaire que j'ai eu envers l'oncle, je veux le réparer dans la personne de son neveu... J'ai écrit pour lui au ministre, et grâce à quelques amis, j'espère le faire rentrer dans son grade... J'attends la réponse aujourd'hui.

JULIE, *à part.*

Et le maladroit qui n'est pas là.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. Kennedit, à qui j'ai remis la lettre de monsieur, a répondu qu'il serait ici dans une heure.

M. DELAUNAY.

C'est bien.

MADAME DELAUNAY.

Le colonel Kennedit à cette heure ! Tu me caches quelque chose.

M. DELAUNAY, *à part.*

Qu'elle ne se doute de rien ! (*Haut.*) Lui ? il vient déjeuner avec nous, et puis tu sais quelles sont ses intentions ?

JULIE.

Ah ! il peut bien y renoncer... je le déteste !...

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur est là qui désire vous parler, voici sa carte.

MADAME DELAUNAY, *vivement*

M. d'Espremont sans doute ?

M. DELAUNAY.

Non, regarde... M. de Saint-Robert.

JULIE, *à part.*

Lui !

LE DOMESTIQUE.

Il a ajouté comme ça que l'affaire qui l'amenait, ne souffrait pas de retard... Deux personnes accompagnent ce monsieur.

M. DELAUNAY.

Bon ! dites à M. de Saint-Robert que je l'attends. (*Le domestique sort.*)

JULIE, *à part.*

J'écouterai à la porte... je le verrai... et si c'est lui, je saurai bien lui parler.

AIR : *Danse de la Favorite.*

ENSEMBLE.

M. DELAUNAY.

Maintenant, partez ensemble,
Et laissez-moi recevoir
Ce monsieur qui, ce me semble,
Est fort pressé de me voir.

MADAME DELAUNAY et JULIE.

Oui nous $\substack{te \\ vous}$ quittons ensemble
Pour $\substack{te \\ vous}$ laisser recevoir
Ce monsieur qui, ce me semble,
Est bien pressé de $\substack{vous \\ te}$ voir.

(*Julie embrasse son père, et sort avec madame Delaunay.*)

SCÈNE II.

DELAUNAY, SAINT-ROBERT, GIGONNET et BRANDEBOURG, *dans le fond. — Ils se promènent dans le jardin.*

DELAUNAY. *Il regarde la carte.*

M. de Saint-Robert, l'ami de M. d'Espremont, avec deux personnes... c'est clair... il y a un duel au bout de tout cela...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Saint-Robert...

SAINT-ROBERT, *saluant.*

M. Delaunay, je crois...

M. DELAUNAY.

Oui monsieur... (*au domestique.*) Des siéges... laissez-nous et veillez à ce que personne ne nous dérange. (*Le domestique sort.*)

SAINT-ROBERT.

Mon Dieu, monsieur, ma visite vous paraîtra peut-être un peu bizarre, n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement de vous ; mais la nécessité est mon excuse, je suis chargé d'une mission délicate et pénible...

M. DELAUNAY.

Je comprends !... vous venez de la part de votre ami, M. d'Espremont.

SAINT-ROBERT.

D'Espremont ? je ne l'ai pas vu depuis deux mois.

M. DELAUNAY.

Ah ! alors, vous venez...

SAINT-ROBERT.

Pour moi, monsieur, et aussi pour mon oncle, le docteur Fenimore.

M. DELAUNAY.

Un homme fort distingué, quoique un peu irritable.

SAINT-ROBERT.

Brutal ! monsieur, brutal.

AIR : *les plaisirs d'Allemagne.*

C'était un homme atrabilaire,
Taquin, fantasque et fort grognon,
Tout prêt à se mettre en colère
Pour un oui comme pour un non ;
Figurez-vous le caractère
D'un porc-épic, d'un hérisson,
Cela sauf, il était bon frère,
Bon fils, bon oncle et bon garçon.

M. DELAUNAY.

Il avait, s'il m'en souvient, une blessure à la jambe dont il souffrait beaucoup.

SAINT-ROBERT.

Il n'en souffre plus.

M. DELAUNAY.

Ah! tant mieux.

SAINT-ROBERT.

Il est mort.

M. DELAUNAY.

Ah! tant pis.

SAINT-ROBERT.

C'est même au sujet de cette mort que j'ai l'honneur de me présenter ici... Mon oncle m'a chargé d'une commission pour vous.

M. DELAUNAY.

Parlez, monsieur; si je puis vous être agréable en quelque chose, disposez de moi.

SAINT-ROBERT.

Agréable, non, mais utile c'est possible... Le docteur était fort original, monsieur, je ne sais pas ce que diable vous lui aviez fait, mais enfin il m'a fort recommandé en mourant de vous aller chercher.

M. DELAUNAY.

Voilà un souvenir qui me touche!

SAINT-ROBERT.

Attendez un peu... et puis... quand je vous aurais trouvé... nom d'un *c'ien!* comment vous dire cela?

M. DELAUNAY.

Comme vous le savez!

SAINT-ROBERT.

Eh bien, monsieur, mon oncle m'a chargé de vous présenter ses compliments et de vous tuer... (*Il se lève et salue*).

M. DELAUNAY.

Vous dites?

SAINT-ROBERT.

Je dis, monsieur, que je suis chargé de vous tuer... Vous m'en voyez désolé, mais vraiment il n'y a pas de ma faute... J'étais à la campagne chez un ami, bien tranquillement, une lettre m'arrive, elle était du notaire de mon oncle, et m'annonçait que le docteur Fenimore m'avait institué son légataire universel, à la seule condition de vous provoquer en duel et de vous tuer! (*appelant*) Gigonnet.

GIGONNET.

Monsieur?

SAINT-ROBERT.

Veuillez communiquer à monsieur le testament de mon oncle... Lisez, monsieur, lisez... rien n'y manque!

M. DELAUNAY, *riant.*

C'est ma foi vrai!

SAINT-ROBERT.

Oh! mon oncle était un homme de précaution.. il a même prévu le cas où j'aurais l'intention de ne pas obéir à ses dernières volontés, voyez plus bas! « *Codicille: Si mon neveu le capitaine Saint-Robert n'exécutait pas formellement mes intentions à l'égard de M. Delaunay, j'entends que tous mes biens meubles et immeubles soient vendus pour le produit être distribué aux pauvres.* » Nom d'un *c'ien!* est-ce clair?

M. DELAUNAY.

Très clair.. Si bien que vous avez quitté, tout exprès, la campagne où vous étiez si tranquillement...

SAINT-ROBERT.

Tout exprès, et par respect pour la mémoire de mon oncle; écoutez donc, il s'agit de 60,000 livres de rentes, que le bon docteur a gagnées au Canada, et je vous crois trop honnête homme pour vouloir me priver de cette fortune. On doit s'aider, entre compatriotes.

M. DELAUNAY.

Et se faire tuer pour l'amour de Dieu! C'est peut-être compter un peu trop sur ma charité!

SAINT-ROBERT.

Ma foi, monsieur, mon oncle qui était célibataire... m'a élevé... Ce que je suis... je le lui dois un peu... et puisque votre mort paraît lui tenir au cœur, la reconnaissance m'impose le devoir de lui rendre ce dernier service.

M. DELAUNAY

Ah çà, monsieur, est-ce bien sérieusement que vous êtes venu me proposer cette plaisanterie?

SAINT-ROBERT.

Très sérieusement; je ne plaisante jamais quand il s'agit de 60,000 livres de rentes, nom d'un *c'ien!*

M. DELAUNAY.

Parbleu! monsieur, on m'avait bien dit que vous étiez d'un caractère original et l'homme du monde le plus leste à la réplique, mais venir en plein midi, le 7 septembre 1850, à dix lieues de Paris, dans une maison habitée, proposer gravement à un propriétaire qui vit de ses rentes, de vouloir bien en manière de divertissement, se couper la gorge pour obliger un passant, voilà qui prouve que vous valez mieux que votre réputation.

SAINT-ROBERT.

Vous me flattez.

M. DELAUNAY.

Non.. d'honneur!... Malheureusement, pour que la plaisanterie fût excellente, il faudrait deux consentements... et je n'en vois qu'un.. le vôtre!

SAINT-ROBERT.

C'est un commencement, et le reste ira tout seul.

M. DELAUNAY.

Ah! par exemple!

SAINT-ROBERT, *l'interrompant.*

Et puis, ce sera si vite fait! pif! paf! le temps d'échanger deux balles... Si j'hérite, ah! monsieur, quelle reconnaissance! Si vous me tuez, les pauvres vous devront un million... Quel concert de bénédictions... nom d'un *c'ien!* ça m'attendrit!

M. DELAUNAY.

Les pauvres! les pauvres... Et moi, monsieur?

SAINT-ROBERT.

Le ciel vous récompensera.

M. DELAUNAY.

Je vous trouve charmant!

SAINT-ROBERT.

Vous êtes trop bon.

M. DELAUNAY.

Ah! çà, monsieur, que répondriez vous si je vous priais très poliment de passer votre chemin et d'aller vous faire pendre ailleurs?

SAINT-ROBERT.

Ah! monsieur, je n'en ferais rien qu'après vous!

M. DELAUNAY.

Monsieur!...

SAINT-ROBERT.

Voilà que nous allons nous entendre... d'ailleurs, feu mon oncle, le docteur Fenimore, n'avait-il pas eu quelque démêlé avec vous?

M. DELAUNAY.

Je le crois bien, un fou!

SAINT-ROBERT.

Je le représente.

M. DELAUNAY.

Parfaitement.

SAINT-ROBERT.

Vous lui aviez je crois promis de croiser l'épée ou d'échanger une balle avec lui!

M. DELAUNAY.

Parbleu! il avait fini par m'agacer avec ses lettres... dix pages d'injures! qu'il n'affranchissait jamais! si nous avions pu nous rejoindre, quel massacre!

SAINT-ROBERT.

Eh bien! ce service que vous n'avez pu rendre à l'oncle, le neveu serait charmé de l'obtenir de vous.

AIR: *Troupe jolie.*

C'est une dette de commerce,
Mon oncle est votre créancier,
Et pour lui plaire, ici j'exerce
Le ministère d'un huissier,
Pardonnez-moi ce sot métier,
D'un peu de plomb faisant l'échange,
Gaîment, vous aurez entre nous,
Accepté la lettre de change
Dont je suis porteur contre vous.

M. DELAUNAY.

Au fait, Monsieur, tout ceci commence à me fatiguer beaucoup et puisque vous y tenez tant... soit! nous nous battrons...

SAINT-ROBERT.

Vous me ravissez... à cause de mon oncle!

M. DELAUNAY.

Je mettrai seulement une petite condition à ce duel.

SAINT-ROBERT.

Je vous dois trop pour vous rien refuser; parlez, monsieur.

M. DELAUNAY, *à part.*

L'impertinent! (*haut.*) Une affaire importante réclame tout mon temps aujourd'hui.

SAINT-ROBERT.

Oh! ne vous gênez pas, je suis logé ici près dans le village, à l'enseigne du *Cheval Blanc*; rien ne me presse, le testament de mon oncle me laisse un trimestre!... votre heure sera la mienne.

M. DELAUNAY.

On n'est pas plus accommodant!

SAINT-ROBERT, *montrant ses témoins. — Ils descendent en scène.*

Vous voyez ces deux messieurs, ce sont mes témoins, je les ai pris au mois dans la crainte où j'étais de ne pas terminer cette affaire de sitôt... et aussi pour les avoir toujours sous la main.

M. DELAUNAY, *riant.*

Diable! monsieur, je vois qu'avec sa fortune, votre oncle vous a aussi légué ses précautions.

SAINT-ROBERT.

Tenez, Monsieur, voulez-vous que je vous dise mon sentiment?

M. DELAUNAY.

Dites!

SAINT-ROBERT.

Je crois que mon oncle avait tort! vous prenez si galamment les choses, que si je n'étais pas ruiné, parbleu! je vous demanderais votre amitié.

M. DELAUNAY, *à part.*

Quel fou! (*Haut.*) Qu'à cela ne tienne, vous l'aurez pour 24 heures, voici ma main.

SAINT-ROBERT

Je la prends, et si l'ombre de mon oncle n'est pas contente, tant pis pour elle.

M. DELAUNAY.

A demain, Monsieur.

ENSEMBLE.

Air:

Oui je prends votre main,
Vous avez ma parole
Et puis changeant de rôle,
Nous nous battrons demain. (*Il le salue et sort*).

SCÈNE III.

SAINT-ROBERT, GIGONNET, BRANDEBOURG.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Voici un homme charmant. (*Haut.*) Et vous, mes gentilshommes, qu'en pensez-vous?

GIGONNET.

Parfait!

BRANDEBOURG.

Convenable...

SAINT-ROBERT.

Allons voir alors comment on déjeune *au Cheval Blanc*. (*Au moment où ils vont pour sortir, Julie paraît sur le seuil de la porte.*)

JULIE.

Hum! hum!

SAINT-ROBERT.

Une femme! (*la regardant.*) Mais je ne me trompe pas, mademoiselle Julie!

JULIE.

C'est bien heureux! On dirait que vous avez de la peine à reconnaître vos amis?

SAINT-ROBERT.

On ne croit pas toujours à ce qu'on désire le plus... mais par quel hasard ici?

JULIE.

Comment un hasard! mais je suis ici chez moi, chez mon père.

SAINT-ROBERT.

Quoi! M. Delaunay serait... mais c'est juste... vous vous appelez aussi Delaunay. (*A part.*) quelle rencontre! (*A ses témoins.*) Messieurs, allez m'attendre à table... je suis à vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

SAINT-ROBERT, JULIE.

SAINT-ROBERT.

Ainsi, vous dites que M. Delaunay est votre père?

JULIE.

Oui monsieur, et voilà justement ce qui m'irrite contre vous, vous ne songez seulement pas à nous rendre visite, et la première fois que vous venez, c'est pour un duel.

SAINT-ROBERT.

Quoi! vous savez...

JULIE.

Je sais que vous êtes l'ami de M. d'Espremont que mon père a un peu rudement mené hier.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Qu'est-ce que j'apprends là! cette affaire importante dont M. Delaunay me parlait. (*Haut.*) Voyons, mademoiselle, expliquez-moi un peu tout cela; vous disiez...

JULIE.

Mais c'est fort clair! M. d'Espremont, hier à la sortie du spectacle, se permit quelques propos que je n'ai pas entendus... mais dont mon père se montra très-irrité... un chirurgien major... c'est presque un officier... il porte l'épée.

SAINT-ROBERT.

Et le bistouri... nom d'un c'*ien*! deux fers pour un!

JULIE.

Vous plaisantez toujours!

SAINT-ROBERT.

C'est une habitude que j'ai prise quand les affaires me semblent sérieuses... ça les égaie... continuez...

JULIE.

Le reste va de soi... M. d'Espremont se fâcha... On échangea deux cartes, et ce matin, nous attendions la visite de ce monsieur, ou de ses témoins... vous ne venez donc pas pour monsieur d'Espremont?

SAINT-ROBERT.

Dieu m'en garde!

JULIE.

Mais alors?

SAINT-ROBERT, *vivement.*

Oh! une affaire de famille... vous saurez plus tard. (*A part.*) Toujours trop tôt... diable de commission, va...

JULIE.

Eh! bien j'en suis bien aise... ça me répugnait de penser qu'un jeune homme qui a été notre cavalier aux eaux, pût servir de témoin à l'ennemi de mon père... quand on a valsé vingt fois ensemble, on se connaît un peu.

SAINT-ROBERT.

Beaucoup.

JULIE.

Sans doute... et cela crée des liens...

SAINT-ROBERT.

Certainement...! (*à part.*) Elle est charmante!

JULIE.

Ainsi, vous empêcherez ce duel, vous qui êtes l'ami de M. d'Espremont? vous me le promettez?

SAINT-ROBERT.

Si je l'empêcherai, je le crois bien! fiez-vous à moi (*à part*) nom d'un c'*ien*! il faut que ce duel n'ait pas lieu! pauvre petite!

JULIE.

Oh! je ne sais comment vous remercier... Et puis il y a des gens qui prétendent que la danse ne sert à rien... enfin, voyez ce qui serait arrivé, si nous n'avions pas valsé ensemble tout cet été à Vichy? Vous en souvenez-vous?

SAINT-ROBERT.

Si je m'en souviens! Mais ce sont les souvenirs les plus doux de ma vie... Cependant un beau matin, Mme Delaunay et vous, vous partiez sans me dire même où je pourrais vous retrouver.

JULIE.

Une indisposition subite de mon père nous fit quitter les eaux dans la nuit.

SAINT-ROBERT.

Et depuis, pas un mot!.. Où courir pour vous revoir?

JULIE.

Il fallait chercher.. on s'occupe de vous ici, et plus que vous ne le méritez peut-être...

SAINT-ROBERT.

Vraiment?

JULIE.

Je vous dirai même en confidence... mais on vient...

SAINT-ROBERT.

C'est M. d'Espremont... Vous disiez...

JULIE.

Non.. pas à présent.. songez à ce que vous m'avez promis..

SAINT-ROBERT.

Ah! pour ce duel! soyez tranquille.. je réponds de tout.

ENSEMBLE.

Air : *Gentille prisonnière* (Moulin joli.)

JULIE.

Il me rend l'espérance,
Sa voix me fait du bien,
Dans une heure je pense
Je ne craindrai plus rien.

SAINT-ROBERT.

Ayez bonne espérance,
Et sur moi comptez bien,
Dans une heure je pense
Vous ne craindrez plus rien.

SCÈNE V.

SAINT-ROBERT, D'ESPREMONT.

SAINT-ROBERT.

Ce cher d'Espremont!

D'ESPREMONT.

Tiens, ce cher capitaine.. mais il y a des siècles qu'on ne t'a vu... que deviens-tu donc?

SAINT-ROBERT.

Rien.. et toi?

D'ESPREMONT

Pas grand chose.. je me promène, et toi?

SAINT-ROBERT.

Je fume.. la vie est si triste!

D'ESPREMONT.

Ah! ne m'en parle pas, c'est ce que nous disions encore hier en dînant au café de Paris.

SAINT-ROBERT.

Et c'est pourquoi tu t'es permis quelques légèretés à la sortie du spectacle?

D'ESPREMONT.

Tiens, tu sais cela, toi?

SAINT-ROBERT.

Parbleu! puisque nous nous coupons la gorge ce matin bien gentiment!

D'ESPREMONT.

Moi avec toi, l'un aidant l'autre?

SAINT-ROBERT.

Eh! oui. (*à part.*) Allons il n'y a que ce moyen. (*haut.*) Ce cher d'Espremont... le voilà tout étonné!

D'ESPREMONT.

On le serait à moins, que diable! je ne t'ai pas vu depuis deux mois, et la première chose que tu me proposes en me rencontrant, c'est un duel.

SAINT-ROBERT.

Au fait... tu ne sais pas... ce cher d'Espremont, je lui dois bien une explication...

D'ESPREMONT.

Elle me fera plaisir.

SAINT-ROBERT.

Tel que tu me vois, mon très-cher, je suis amoureux fou de Mlle Delaunay.

D'ESPREMONT.

C'est donc pour cela que tu ne soupais plus.

SAINT-ROBERT.

Oui, pour cela, et ensuite parce que je n'avais plus d'argent.

D'ESPREMONT.

Ce pauvre ami!

SAINT-ROBERT.

Très-pauvre et très-ami... Etant amoureux... il m'a pris fantaisie de me marier... tu comprends.

D'ESPREMONT.

Je ne comprends pas.. mais c'est égal.. continue..

SAINT-ROBERT.

Quand on a l'espoir et la volonté de se marier.. on a bien le droit de se considérer comme le gendre de son futur beau-père.. n'est-ce pas?

D'ESPREMONT.

Si ça t'amuse.

SAINT-ROBERT.

Beaucoup... Maintenant donc, suis bien mon raisonnement... Gendre de M. Delaunay, je ne puis pas décemment laisser battre mon beau père contre un sacripant tel que toi.. *nom d'un chien!* c'est un père de famille.. et la morale veut que je prenne sa place.

D'ESPREMONT.

Afin de mieux prendre sa fille... Très-bien.

SAINT-ROBERT.

Il va sans dire que mon brave homme de beau-père ne sait pas le premier mot de nos petits arrangements... Toi.. que veux-tu? une réparation?

D'ESPREMONT.

Ni plus, ni moins.

SAINT-ROBERT.

Je te l'offre... un capitaine vaut un chirurgien.

D'ESPREMONT.

C'est juste.

SAINT-ROBERT.

Et puis, tu ne sais pas...

Air : *Tenez moi je suis un brave homme.*

Pour moi cet homme qui m'enchante,
Porte cachés dans ses habits
Soixante mille francs de rente,
A l'ombre de ses cheveux gris.

D'ESPREMONT.

Je comprends! si par une botte
Je le tuais, ce coup fatal...

SAINT-ROBERT.

En immolant sa redingotte,
Immolerait mon capital. (*bis.*)

Eh! bon Dieu! mais tous tes créanciers m'intenteraient un procès en dommages-intérêts... C'est dit, nous nous battrons...

SAINT-ROBERT.

Tout de suite, si tu veux.

D'ESPREMONT.

Volontiers.

SAINT-ROBERT.

Ce cher ami, tu as des armes, des témoins?

D'ESPREMONT.

Des pistolets, des sabres, des épées et deux officiers de carabiniers.

SAINT-ROBERT.

Les miens sont ici près, dans une auberge, nous allons les prendre et chemin faisant nous arrangerons les conditions du combat.

D'ESPREMONT.

Oh! le fer ou le plomb, ça m'est égal.

SAINT-ROBERT.

Ce cher d'Espremont! que je suis donc content de t'avoir rencontré... tu te portes bien d'ailleurs...

D'ESPREMONT.

Très-bien. (*En sortant, Saint-Robert et d'Espremont rencontrent Kennedit, qu'ils saluent*).

SCÈNE VI.

LE COLONEL KENNEDIT, *suivi d'un groom qui porte une boîte de pistolets et des épées.*

SAINT-ROBERT, *à Kennedit en saluant.*

Après vous, monsieur.

KENNEDIT, *de même.*

Oh! ces messieurs sont peut être pressés?

SAINT-ROBERT, *à d'Espremont.*

Crois-tu?

D'ESPREMONT.

Mais, oui... l'appétit vient en mangeant.

(*Ils sortent en riant.*)

KENNEDIT.

Ces français ça rit toujours. Il faudra que je leur demande comment ils font pour s'amuser. (*Au groom*) Posez ces armes là, et prévenez monsieur Delaunay que je suis à ses ordres.

LE GROOM.

J'y cours.

KENNEDIT, *un instant seul, il regarde sa montre.*

Onze heures et demie... il m'avait dit à midi... mon exactitude est en avance... un duel à cinquante ans quand on est père de famille, c'est de la folie... Si j'étais le gendre de monsieur Delaunay... ce duel n'aurait pas lieu. Mais je ne suis que son ami!... voyons cependant: l'amitié ne me donne-t-elle pas le droit d'exposer ma vie pour sauver celle d'un chirurgien qui pourrait être mon père?

SCÈNE VII.

KENNEDIT, M. FENIMORE *(tout en marchant fort vite.)*

FENIMORE, *regardant autour de lui.*

Oui, voilà bien le pavillon et la maison aux volets verts. C'est ici.

KENNEDIT, *à part.*

Un étranger.

FENIMORE.

M. Delaunay, s'il-vous-plait?

KENNEDIT.

Il est en affaire et je l'attends.

FENIMORE.

Ah! en affaire... et vous avez des pistolets... Je comprends, une affaire d'honneur sans doute...

KENNEDIT.

Chut! ces dames sont peut-être là?

FENIMORE.

Très bien! je me retire... *(A part.)* Allons, ça marche! Le capitaine respecte le testament.

KENNEDIT.

Monsieur n'a rien à dire?

FENIMORE.

Non, non, je reviendrai... Que M. Delaunay ne se dérange pas! *(Il sort.)*

KENNEDIT.

Rien de plus!... Quel est cet original?

SCÈNE VIII.

M. DELAUNAY, KENNEDIT.

M. DELAUNAY.

Ah! vous voilà, mon ami. Ma lettre vous a dit ce que j'attendais de vous?

KENNEDIT.

Et c'est ce qui m'enrage!

M. DELAUNAY.

Bah! ce n'est pas le premier, et ça me rajeunira.

KENNEDIT.

Voyons! ne pourrait-on pas arranger...

M. DELAUNAY.

Et le puis-je... Vous allez en juger vous-même... Hier... *(Au moment où M. Delaunay parle, on entend deux coups de pistolet.)*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME DELAUNAY, JULIE, *elles sortent vivement de la maison.*

KENNEDIT.

Avez-vous entendu?

M. DELAUNAY.

Parbleu!

MADAME DELAUNAY.

Quel est ce bruit?

KENNEDIT.

Mais je suppose que c'est un coup de feu.

JULIE.

Maman... vois... des pistolets...

MADAME DELAUNAY.

J'en étais sûre... vous allez vous battre!... vous venez d'essayer ces armes.

JULIE.

Mon père.

KENNEDIT, *à part.*

Bon!... ce cri, cette émotion... je crois que si je me battais pour le père... j'aurais des chances pour devenir le gendre... je me battrai...

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINT-ROBERT.

JULIE, *à part.*

M. de Saint-Robert... Ah! je suis plus tranquille.

SAINT-ROBERT.

Je vous dérange peut-être... mais je viens en ambassadeur porter à M. Delaunay des paroles de paix.

M. DELAUNAY.

A moi?

JULIE, *à part.*

Il m'a tenu parole.

SAINT-ROBERT.

M. d'Espremont, mon ami m'a chargé de vous exprimer tous ses regrets pour la petite altercation qu'il a eue avec vous hier...

M. DELAUNAY.

Mais alors, ce coup de feu...

SAINT-ROBERT.

Quoi! je ne vous l'ai pas dit? ce cher d'Espremont, mon ami, a une balle dans le bras... ici. *(A part et se grattant l'épaule.) Nom d'un chien!* ça me cuit aussi! *Haut.)* Et comme il fait toujours les choses galamment, il m'a promis de vous écrire une lettre d'excuse.

M. DELAUNAY.

Très bien! mais il me semble M. l'ambassadeur que vous pourriez me dire le nom de son adversaire, il m'a tout l'air d'être de votre connaissance intime.

SAINT-ROBERT.

Vous croyez, c'est possible... le fait est que ce cher d'Espremont, mon ami, a une balle dans le bras; c'est bien triste!

M. DELAUNAY.

Triste, soit! mais peu clair!

KENNEDIT, *à part.*

Hum! Mlle Delaunay regarde beaucoup ce monsieur... s'il avait pris ma place... je crois que j'aurais le droit de me fâcher.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'ESPREMONT.

D'ESPREMONT.

Non morbleu!... vous m'écorcherez tout vif! *(A Saint-Robert.)* Le diable soit des médecins de village! quels bourreaux!

M. DELAUNAY.

Qu'est-ce?

D'ESPREMONT.

Parbleu monsieur... je suis ravi de vous rencontrer! mon ami a dû vous le dire... j'ai une balle quelque part dans le bras, et ma foi je l'avais bien méritée... mais vous êtes chirurgien... et vous allez m'arranger ça... sans rancune.

M. DELAUNAY.

Je suis tout à votre service.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Le brigand! pourvu qu'il ne parle pas!

D'ESPREMONT.

Et toi Saint-Robert, ta blessure comment va-t-elle?

JULIE, *vivement.*

Sa blessure?

M. DELAUNAY.

Ah! lui aussi est blessé?

D'ESPREMONT.

Il ne vous l'avait pas dit, c'est très délicat... mon cher!... depuis la chevalerie on n'a rien fait de mieux...

SAINT-ROBERT, *à part.*

Que le diable t'emporte!

JULIE, *à part.*

Se battre pour mon père... c'est bien!.. *(Bas à Saint-Robert.)* Merci!... merci!... comptez sur ma reconnaissance...

SAINT-ROBERT, *de même.*

Mademoiselle...

KENNEDIT, *à part.*

Ils se parlent bas!... voilà qui me décide...

M. DELAUNAY, *bas à Saint-Robert.*

J'aurai tout-à-l'heure un mot à vous dire.

SAINT-ROBERT *à part.*

Voilà que ça commence. (*Haut.*) Deux, monsieur, deux !

KENNEDIT, *de même.*

Monsieur, je désirerais vous entretenir une minute.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Lui aussi. (*De même.*) Deux, monsieur, deux !

D'ESPREMONT.

Mais pardieu, monsieur; nous sommes en famille et je peux parler... hâtez-vous donc de déclarer les choses publiquement, pour que je puisse avouer que je me suis battu avec votre gendre.

M. DELAUNAY.

Mon gendre !

JULIE, *à part.*

Que dit-il?

SAINT-ROBERT, *à part.*

Gare la bombe !

KENNEDIT, *à part.*

Son gendre ? mais que suis-je donc, moi ?

DELAUNAY, *à sa femme et à sa fille.*

Rentrez chez vous.

MADAME DELAUNAY.

Mon ami ce jeune homme a peut-être cru bien faire.

JULIE.

Mon père !... (*A part.*) Il n'avait pas eu là une si mauvaise idée? (*M. Delaunay la regarde — Elles rentrent.*)

SCÈNE XII.

SAINT-ROBERT, KENNEDIT, D'ESPREMONT, DELAUNAY.

D'ESPREMONT, *à Saint-Robert.*

Dis donc, je crois que j'ai fait une bêtise ?

SAINT-ROBERT.

Oui.

M. DELAUNAY. (*Il entraine Saint-Robert sur le devant de la scene.*

C'est donc vous, monsieur, qui vous nommez mon gendre sans mon consentement ?

SAINT-ROBERT.

Oh ! une plaisanterie.

M. DELAUNAY.

Fort mauvaise, monsieur !

SAINT-ROBERT.

Mais non, puisqu'elle a réussi...

M. DELAUNAY.

Brisons là, monsieur; vous venez ce matin, je ne sais sous quel prétexte, me chercher la plus sotte querelle.. j'ai la patience de vous écouter... et une sottise ne vous suffit pas...

SAINT ROBERT.

Oh ! quand on est en train...

M. DELAUNAY.

Parbleu ! vous m'y avez mis, et c'est moi qui vous demande une réparation.

SAINT-ROBERT.

Je n'ai rien à vous refuser

D'ESPREMONT, *s'avançant.*

Je ne voudrais pas vous déranger, monsieur, mais c'est ma balle qui ne veut pas attendre.

M. DELAUNAY.

Je suis à vous, monsieur...

SCENE XIII.

SAINT-ROBERT, KENNEDIT.

SAINT-ROBERT.

Prévenons Gigonnet et Brandebourg. (*Il va pour sortir.*)

KENNEDIT.

Eh ! monsieur?

SAINT-ROBERT.

Qu'y a-t-il ?

KENNEDIT.

Il y a moi... (*se présentant*). Sir Arthur Kennedit, de Devensniorw en Devonshire, baronnet, colonel au 7e hussards de Sa Majesté la reine d'Angleterre.

SAINT-ROBERT.

Le 7e hussard ! un fort beau régiment que j'ai vu à Glascow l'an dernier.

KENNEDIT.

Il m'appartient.

SAINT-ROBERT.

Je vous en fais mon compliment !

KENNEDIT.

Quoique baronnet, je suis amoureux de mademoiselle Delaunay.

SAINT-ROBERT.

Parbleu ! monsieur, vous avez le goût bon ! mademoiselle Delaunay est tout-à-fait charmante et on ne peut la voir sans l'aimer; bonsoir, monsieur !

KENNEDIT.

Voilà justement ce que je ne dois pas supporter... dans la position ou je suis vis-à-vis de mademoiselle Delaunay, il me semble que je ne puis pas tolérer que vous vous battiez pour le pere et que vous prétendiez au cœur de la fille.

SAINT-ROBERT.

Ah ça ! monsieur, dans quelle diable de position vous croyez-vous donc? Vous vous donnez du gendre gros comme le bras... c'est au moins beaucoup de prétention... Vous, le gendre de M. Delaunay ? Eh ! monsieur, vous ne l'êtes pas plus que moi, un peu moins, peut-être! Bonsoir, monsieur !

KENNEDIT.

Cependant M. Delaunay, agrée ma recherche.

SAINT-ROBERT.

Il s'agit de la fille, monsieur ; et puisqu'il faut vous le dire, la fille ne vous aime pas.

KENNEDIT.

Hein ?

SAINT-ROBERT.

Voilà deux heures que j'hésite a vous le dire, et voilà trois semaines que vous auriez dû le comprendre. Bonsoir, monsieur !

KENNEDIT.

Mais...

SAINT-ROBERT.

Si vous m'en croyez, vous retournerez à Glascow, ou le 7e hussards pleure votre absence... un si beau régiment, tant de hussards dans les larmes, nom d'un *cien*, çà fait pitié !... Bonsoir, monsieur.

KENNEDIT.

Eh bien ! monsieur, le 7e hussards vous prie de lui rendre raison.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Et de trois... (*Haut.*) Croyez-vous que j'en aie le temps, monsieur.

KENNEDIT.

Vous le trouverez.

SAINT-ROBERT.

Vous raisonnez à merveille, quoique baronnet... ma foi, monsieur j'accepte, mais seulement pour rendre service à mademoiselle Delaunay. Vous me promettez que cela ne sera pas long?

KENNEDIT.

Comptez sur moi ; je vais, et je reviens.

SAINT-ROBERT.

Bon ! moi je vais et je vous laisse. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

DELAUNAY, un instant seul, puis FENIMORE.

M. DELAUNAY.

Voilà qui est fait. Ce pansement me retenu plus longtemps que je ne croyais... un peu plus bas et le coude était cassé... Voyons maintenant ce diable d'homme... je l'ai laissé avec le colonel... où diable est-il donc? il aurait pu m'attendre un peu, ce me semble.

FENIMORE, *marchant fort vite et à part.*

Ah ! j'ai entendu deux coups de feu tout-à-l'heure, et je vais savoir ou en est cette affaire (*apercevant Delaunay.*) Pardon, monsieur, vous êtes sans doute de la maison?

M. DELAUNAY.

Oui, monsieur. (*A part.*) Serait-ce de la part de M. de Saint Robert... quelle impatience !...

FENIMORE.

Pourriez-vous me dire, si M. Delauney est mort ?

M. DELAUNAY.

Qui?

FENIMORE.

M. Delaunay?

M. DELAUNAY.

Pourquoi diable voulez-vous qu'il soit mort?

FENIMORE.

Parce qu'un nommé Saint-Robert s'est chargé de le tuer.

M. DELAUNAY, *regardant la porte.*

Pas de si haut.

FENIMORE.

Ah! est-ce qu'il a un bon coup d'épée? un bras cassé? la tête fendue par hasard?

M. DELAUNAY.

Rien encore de tout cela, mais ça peut venir... M. Delaunay attend M. de Saint-Robert.

FENIMORE.

Pour un duel? ah tant mieux!

M. DELAUNAY.

Vous êtes bien bon... mais puis-je savoir à qui M. Delaunay doit un si vif intérêt?

FENIMORE.

C'est inutile; dites seulement à M. de Saint-Robert, que vous venez de voir le notaire de son oncle... il comprendra.

M. DELAUNAY, *à part.*

Et moi aussi (*haut*); mais parbleu! voilà M. de Saint-Robert que j'aperçois là-bas!

FENIMORE.

Bon! vous lui ferez ma commission... je le laisse à ses affaires, plus tard il me reverra. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XV

DELAUNAY, SAINT-ROBERT.

DELAUNAY, *le regardant.*

Quel notaire! mais sacrebleu! il faut que je prouve à tous ces gens-là que je me porte un peu mieux qu'ils ne le croient. (*A Saint-Robert.*) Ah! vous voilà, monsieur, vous vous faites attendre.

SAINT-ROBERT, *tirant sa montre.*

Oh! cinq minutes à peine... le temps d'aller et de revenir... comme il disait tout-à-l'heure.

M. DELAUNAY.

Et votre absence m'expose à recevoir des visites très-désagréables... le notaire de votre oncle est venu, monsieur, pour savoir si vous aviez rempli les clauses du certain testament.

SAINT-ROBERT.

Déjà! est-il pressé, ce notaire, c'est comme le baronnet, un diable, monsieur, un vrai diable...

M. DELAUNAY.

Le baronnet, un diable! il est ici depuis un mois, et c'est à peine si l'on s'aperçoit de sa présence, vous n'y êtes que depuis ce matin, et tout est sens dessus dessous.

SAINT-ROBERT.

Alors, c'est que je suis contagieux... au fait vous ne savez pas, nous avons eu un petit bout de conversation, tête-à-tête, le baronnet et moi... C'est un homme charmant et qui fait honneur au 7e hussards... je suis seulement fâché de lui avoir donné un coup d'épée.

M. DELAUNAY.

Vous l'avez blessé? mais, monsieur, vous êtes insupportable... vous arrivez de je ne sais où...

SAINT-ROBERT.

Du Pecq, monsieur.

M. DELAUNAY.

Et vous abîmez tout le monde... vos amis, le colonel, tout cela m'agace à la fin.. et je ne serai tranquille, que lorsque je vous aurai fourni les moyens de rejoindre votre oncle.

SAINT-ROBERT.

Merci, monsieur, le voyage est trop long... nom d'un chien... je préfère rester ici.

M. DELAUNAY.

Eh bien, nous allons causer ici près, dans le bois... vos témoins sont toujours là?

SAINT-ROBERT.

Toujours!... ah! mon Dieu! et moi qui oubliais ce pauvre baronnet!

M. DELAUNAY.

Qu'est-ce?

SAINT-ROBERT.

Il m'a prié de venir ici tout exprès pour réclamer vos soins.

M. DELAUNAY.

C'est donc grave?

SAINT-ROBERT.

Non... Vous y courez, n'est-ce pas?

M. DELAUNAY.

Oui, j'y cours, mais vous m'attendrez. (*Criant.*) Hé Julie!

JULIE, *dans la coulisse.*

Mon père?

M. DELAUNAY.

Ma trousse... et vivement.

SAINT-ROBERT, *se frottant l'épaule.*

Nom d'un chien... ça me cuit de ce côté-ci!... et de deux; je suis tout égratigné. (*Il s'assoit.*)

M. DELAUNAY.

Que faites-vous là? on dirait que vous allez vous trouver mal!...

SAINT-ROBERT.

Moi... non... je m'asseois en attendant...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Voilà mon père!

M. DELAUNAY.

Regarde un peu monsieur; il vient de fourrer son épée au travers du colonel.

JULIE.

Ah! mon Dieu!

SAINT-ROBERT.

Presque rien, mademoiselle, un pouce ou deux. (*à part.*) Ah! ça me cuit...

M. DELAUNAY.

C'est un enragé... lui, mon gendre... jamais! (*Au moment de sortir.*) Vous m'attendrez!

SAINT-ROBERT.

Parbleu!

M. DELAUNAY.

Et toi, rentre ma fille.

SCÈNE XVII.

SAINT-ROBERT, JULIE.

JULIE, *à part.*

Jamais!

SAINT-ROBERT.

Vous voilà tout interdite mademoiselle; est-ce ma présence qui vous fait peur?

JULIE.

Non; cependant, vous êtes un homme terrible... Depuis ce matin... on vous voit toujours le pistolet ou l'épée au poing... passe encore pour M. d'Espremont, qui voulait se battre contre mon père.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Pauvre enfant si elle savait. Ça m'ôte tout mon courage, moi.

JULIE.

Mais ce pauvre colonel... il ne vous avait rien fait.

SAINT-ROBERT.

Je croyais que vous ne l'aimiez pas.

JULIE.

Sans doute. Mais on peut bien ne pas aimer les gens, et ne pas désirer leur mort... et puis vous exposer.

SAINT-ROBERT.

Dam! il n'y avait que ce moyen de vous en débarrasser.

JULIE.

Quoi! c'était pour moi!

SAINT-ROBERT.

Certainement, et à présent vous n'avez plus rien à craindre... il renonce à vous.

JULIE.

Ah! tant mieux, du moment qu'il ne veut plus m'épouser, je demande pas mieux que de l'aimer, ce bon colonel.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Charmante enfant!

JULIE.

Mais dites-moi... pourquoi donc mon père est-il fâché contre vous? il avait l'air furieux en sortant.

SAINT-ROBERT, *à part.*

Aie! (*Haut avec embarras.*) Oh! vous comprenez, à cause de

M. Kennedit, qu'il aime beaucoup... dana le premier moment M. Delaunay a un peu crié...

JULIE.

Il ne faut pas y faire attention... mon père est vif, mais au fond c'est la bonté mêmo... et tenez, ce matin, il en donnait encore une preuvo, et cela à cause do vous.

SAINT-ROBERT.

Do moi?

JULIE.

Oni, Monsieur, et c'est ce qui mo rendait bien joyeuse, allez, car ce que mon père demande pour vous, il l'a obtenu.

SAINT-ROBERT.

Mais qnoi donc?

JULIE.

C'ast juste.., vous ne savez pas... et jo vais vous le dire... Il parait que mon père a au quelques démêlcs avec votre oncla autrefois...

SAINT-ROBERT.

Oui jo sais.

JULIE.

Ce bon père se les reprochait.. et na pouvant rien faire pour l'oncle, il a peasé au neveu...

SAINT-ROBERT.

Vraiment?

JULIE.

Il vons souvient de l'aventure qui vons fit perdre voa épanlettes... Eh bion! mon père a vu ses amis du ministere do la guerre... la reponse est arrivee tout-a-l'heure, ma mère la décachetée, at...

SAINT-ROBERT.

Et?...

JULIE.

Vos épanlettes vous sont rendues.

SAINT-ROBERT.

A moi... mes épaulettes... jo suis douc ancore capitaine? est-co bien possible?

JULIE.

Voyez plutôt... j'apportais la lettre à mon père... mais la damande qu'il m'a faite de sa tronsse m'a toute troublée.

SAINT-ROBERT, *lisant.*

« Ce quo vous me dites du capitaino Saint-Robert, a décidé le ministre... vous répondez de lui... nous n'hesitons plus, et l'ordre do sa réintégration dans lo cadre d'activite vient d'être sigaé. » — Ainsi c'est à votre père quo je dois... (*à part.*) Et tandis que ce brava homme s'occupait de mon avenir... je venais... jo ne me lo pardonnerai jamais!

JULIE.

Mais qu'avez-vous? on dirait que voua pleurez...

SAINT-ROBERT.

Moi? non! c'est-à-dire oui... ah. gredin!

JULIE, *à part.*

Que dit-il! Est-ce que la joie le rendrait fou? (*Haut.*) Voyoas remettez-vous... et moi qui croyais vous faire plaisir... jo me disais... M. de Saint-Robert nous devra son grade, il nous aimera, et comme on s'attache toujours à ceux à qui l'on rend service, mon père le prendra en amitié et alors...

SAINT-ROBERT.

Et alors...

JULIE, *avec embarras.*

Mais je ne sais pas... c'ost tout...

SAINT-ROBERT.

Non... je sens là que ce n'est pas tout... Ah! Julie, depuis que jo vous connais... maintenant surtout, que je puis apprecier tout ce qu'il y a de bon, de charmant en vous, je suis un autre homme; ah! Julie! vons ne compreaez pas?

JULIE.

Mais si... jo comprends très-bien...

SAINT-ROBERT.

Vous savoz donc que jo vous aime?

M. DELAUNAY, *à la cantonnade.*

Enfin! il est parti!

JULIE.

Chut!.. voici mon père!.. je mo sauve! (*Elle sort en courant*).

SCÈNE XVIII.

SAINT-ROBERT, M. DELAUNAY.

SAINT-ROBERT.

Un mot encora, mademoiselle. Ah! bien oui.. elle est déjà loin.. cette chère Julie.. Ah! diablo, voici le père.. il ne m'aime pas, lui.

M. DELAUNAY, *en entrant, pose deux epées sur la table.*

Bon! vous m'avoz attendu, cette fois.. tant mieux.. ça ne sera pas long... Quel metier de carabin!.. du plomb par ici, du fer par la.. on n'y tient pas.. ouf.. je sais d'une hamour..

SAINT-ROBERT, *à part.*

Ça commence bien! (*haut*) Et M. Kennedit, ce bon colonel

M. DELAUNAY.

Je viens de le mettre en chemin de fer.

SAINT-ROBERT.

Il est parti?

M. DELAUNAY.

Parblon!.. trajct direct.. grande vitesse... il prétend qu'on vous aime et qu'alors il n'a plus rien à faire ici.. mais mordieu! ça ne se passsera pas comme ça... voilà deux épées, il fait encore jour, et nous allons en découdre.

SAINT-ROBERT.

Vous y tenez donc beaucoup?...

M. DELAUNAY.

Si j'y tiens.. un homme qui depuis ce matin marche dans mon existence comme un scarabée.. prenez cette épee..

SAINT-ROBERT.

Cette épée?

M. DELAUNAY.

Oui...

SAINT-ROBERT

Soit! (*à part*) Allons, il n'en demordra pas! Ah! nom d'un c'ien!... quelle idée.

M. DELAUNAY.

Prenez donc, monsieur.

SAINT-ROBERT.

Oui, je prends cette épée, mais à votre tour prenez cette lettre et lisez-la.

M. DELAUNAY.

Pourquoi faire.

SAINT-ROBERT.

Lisez toujours.

M. DELAUNAY, *après avoir lu.*

Ah! bon! vous étes nommé!.. un joli choix que le ministre a fait la..

SAINT-ROBERT.

C'est vous-méme qui l'avez recommandé..

M. DELAUNAY.

Ah! si jo vous avais connu... d'ailleurs qua vous soyez nommé on non.. qu'est-ce que ça prouvo?

SAINT-ROBERT.

Parbleu! ça prouve que je suis un malotru.

M. DELAUNAY.

D'accord, et c'est pour cela quo je veux vous apprendre à vivre, marchons.

SAINT-ROBERT, *jetant son épée.*

Jamais.

M. DELAUNAY.

Hein?

SAINT-ROBERT..

Non, jamais, et vous pouvez si ça vous amuse, me passer votre épée au travers du corps... ça ne m'empêchera pas do vous dire que j'ai eu tort.. cent mille fois tort...

M. DELAUNAY.

J'en convieus, mais suivez-moi.

SAINT-ROBERT.

Allons donc.. je ne me battrai pas.

M. DELAUNAY.

Vous ne vous battrez pas?

SAINT-ROBERT.

Non... un brave homme commo vous et qui a une si jolie fille.. nom d'un c'ien!... j'ai envie de me calotter.

M. DELAUNAY.

Et la clause du testament?

SAINT-ROBERT.

Le testament.. au diable le testament! voilà ce que j'en fais du testament!.. (*Il le déchire*). Il me reste mon grade, et c'est assez si vous y joignez votre estime.

M. DELAUNAY, *à part.*

Allons, il y a du bon dans cette tête la.. On ne saurait perdre plus loyalement 60,000 livres de rentes.

SAINT-ROBERT.

Vous hésitez?

M. DELAUNAY, lui *tendant la main.*

Non, vraiment! vous êtes un galant homme, voilà ma main...

SAINT-ROBERT.

Encore pour vingt-quatre heures?

M. DELAUNAY.

Non! non!

SAINT-ROBERT.

Alors, monsieur, encore un mot... vous avez une fille?

M. DELAUNAY.

Bon! je devine le reste, vous l'aimez, vous ne pouvez vivre sans elle, et vous vous offrez galamment à moi pour remplacer le gendre que vous m'avez fait perdre ce matin.. est-ce bien cela?

SAINT-ROBERT.

Puisque vous devinez si bien, faites mieux, donnez-moi votre fille en mariage et courons à la mairie bras dessus bras dessous.. Votre bras, s'il vous plaît. (*Il lui présente le bras*).

M. DELAUNAY.

Un instant! vous êtes fort aimable... mais un mariage... c'est fort sérieux, donc ne courons pas si vite.

SAINT-ROBERT.

Marchons si vous voulez.... votre bras.. (*Même jeu*).

M. DELAUNAY.

Mais vous n'y pensez pas.. et votre oncle?

SAINT-ROBERT.

Mon oncle! si vous refusez, j'irai plutôt le provoquer pour lui apprendre à me charger de ses sottes querelles.. et si je commets un oncline, ce sera votre faute...

M. DELAUNAY.

Allons, je vois qu'avec vous il faut faire des concessions.. vous allez partir.

SAINT-ROBERT.

Pour l'église.

M. DELAUNAY.

Non, pour l'Afrique.. vous vous conduirez en brave soldat, et quand vous serez commandant, vous reviendrez.

SAINT-ROBERT.

C'est-à-dire que vous me proposez un stage! j'entends déjà les vivandières.. voyez-vous là bas cet officier? c'est le capitaine Saint-Robert, candidat au mariage, nom d'un c'ien! ce sera gai!

M. DELAUNAY.

Gai! ou non, acceptez-vous.. c'est mon ultimatum!

SAINT-ROBERT

Et vous me promettez d'attendre?

M. DELAUNAY.

Oui.. foi de chirurgien-major.

SAINT-ROBERT.

Et si je ne reviens pas.

M. DELAUNAY.

Dam! ce sera un cas de force majeure.

SAINT-ROBERT.

Bigre!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme est là qui demande à parler à M. de Saint-Robert. Il dit comme cela qu'il est le notaire de son oncle.

SAINT-ROBERT.

Ah! le notaire, priez-le d'entrer. (*le domestique sort.*) Vous allez voir comme je vais l'expédier.

M. DELAUNAY.

Non.. pas en ma présence... Ce sont des affaires de famille.. je vous laisse, seulement nous dînons ensemble; vous nous ferez vos adieux au dessert. (*Il sort*).

SCÈNE XX.

SAINT-ROBERT, un peu après FENIMORE.

SAINT-ROBERT.

Ah ça! voyons, où est-il ce notaire pressé? (*Apercevant Fenimore.*) Ah! vous voilà, monsieur, c'est donc vous qui êtes le notaire de mon oncle?

FENIMORE.

Moi ou un autre.

SAINT-ROBERT, *l'examinant.*

Mais cette voix... cette tournure... sapristi!... si vous n'étiez pas mort... je vous dirais que vous êtes l'ombre de mon oncle.

FENIMORE.

Ah! brigand.

SAINT-ROBERT.

En colère déjà! vous êtes mon oncle, embrassez-moi.

FENIMORE, *le repoussant.*

Tu n'es plus mon neveu, traître... Qu'as-tu fait de mon testament?

SAINT-ROBERT.

Des cocottes; mais puisque vous voilà, qu'est-ce que ça fait? embrassez-moi.

FENIMORE, *de même.*

M. Delaunay est encore vivant... et tu oses te présenter devant moi.

SAINT-ROBERT.

Dam! que voulez-vous, cet homme a la manie de se bien porter... mais dites-moi, mon oncle, vous arrivez du Canada, peut-être avez-vous besoin de prendre une côtelette ou deux!

FENIMORE.

Va-t-en au diable! je te déshérite.

SAINT-ROBERT.

Oui, mon oncle!... je crois qu'un potage vous fera du bien.

FENIMORE.

Te moques-tu de moi?

SAINT-ROBERT.

Est-ce que j'en ai le temps... Ah ça, à propos, pourquoi diable n'êtes-vous pas mort?

FENIMORE.

C'était une léthargie... le testament parti, je me suis réveillé, et je me suis mis en route pour voir de quelle façon tu respectais la mémoire de ton oncle... mais ventrebleu! je suis ici, et M. Delaunay n'a qu'à bien se tenir.

SAINT-ROBERT.

Que voulez-vous faire?

FENIMORE.

Parbleu! le tuer.

SAINT-ROBERT.

Tuer... mon beau-père?

FENIMORE.

Ton beau-père! ah! coquin! tu me trahis! oui je le tuerai... deux fois.

SAINT-ROBERT.

Ni une ni deux!... Ah! Dieu! quel enthousiasme!

FENIMORE.

Et de ce pas, je cours le chercher.

SAINT-ROBERT, *prenant son oncle par le bras.*

Pas du tout!

FENIMORE.

Veux-tu me lâcher?

SAINT-ROBERT.

Si vous remuez si fort, vous allez vous casser...

FENIMORE.

Ah! tu le prends comme ça!

SAINT-ROBERT.

Oui, mon oncle... diable quand on n'a qu'un beau-père... on y tient...

FENIMORE.

Tant mieux, ça fait qu'en me vengeant de lui, je me vengerai aussi de toi... deux plaisirs.

SAINT-ROBERT.

Mais vous êtes un cannibale... une peau rouge, un anthropophage, qui diable a jamais entendu parler d'un oncle qui tue ses neveux... Ugolin mangeait ses fils! mais bigre! il les avait faits!

FENIMORE.

Je crois que tu m'injuries?

SAINT-ROBERT.

Dieu m'en garde! nous causons!

FENIMORE.

Ah! tu appelles ça une conversation, toi? je vais t'apprendre à parler gredin... mets-toi là?

SAINT-ROBERT.

Où ça!

FENIMORE.

Voilà deux épées sur cette table, prends en une, et défends-toi?

SAINT-ROBERT.

Quoi... vous voulez...

FENIMORE.

Je veux te faire voir ce que c'est qu'un oncle irrité... en garde...

SAINT-ROBERT.

Mais mon oncle!

FENIMORE.

Je te défends de m'appeler ton oncle... tiens! (*Il le pousse.*)

SAINT-ROBERT, *se défendant.*

Merci! on a un joli caractère dans le Canada.

FENIMORE.

Ah! tu me ménages!...

SAINT-ROBERT.

Dam! un oncle! c'est toujours respectable, surtout avec des rhumatismes...

FENIMORE.

Eh bien... attrape celle-là... et puis celle-ci... et puis cette autre...

SAINT-ROBERT.

Ah! touché! (*Il laisse tomber son épée.*)

FENIMORE.

C'est bien fait!

SAINT-ROBERT.

Ça fait trois!

FENIMORE.

Trois quoi?

SAINT-ROBERT.

Trois blessures, nom d'un *chien!* je crois que ça me tourne sur le cœur.

FENIMORE.

Eh bien qu'est-ce?

SAINT-ROBERT.

Ah! mais.. je ne me tiens plus.. Eh! mon oncle, votre bras.. est-il bête pour un capitaine de spahis.

FENIMORE.

Ah! malheureux! il se trouve mal... Eh! Saint-Robert reviens à toi.. il ne répond pas!.. j'ai tué mon neveu! un infanticide! (*Il appelle.*) Eh! quelqu'un! au secours! Ah! cette sonnette! (*Il sonne.*)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DELAUNAY, JULIE, MADAME DELAUNAY.

DELAUNAY.

Qu'est-ce donc?

JULIE.

Ciel! monsieur de Saint-Robert évanoui!...

FENIMORE.

Vous le connaissez, mademoiselle... pauvre garçon. je crois que j'ai tué mon neveu... je suis un scélérat...

M. DELAUNAY.

Son oncle, M. Fenimore. (*A part.*) Il n'est donc pas mort? (*A M. Fenimore.*) Vous vous êtes donc battus?

FENIMORE.

Il voulait vous défendre... vous comprenez...

JULIE.

Mon Dieu! comme il est pâle! Ah! ce flacon... (*Elle lui frotte les tempes.*)

SAINT-ROBERT.

Ouf! voilà que ça revient! ah! mademoiselle Julie. (*Il se lève.*)

FENIMORE.

Veux-tu bien t'asseoir!... M. Delaunay, examinez sa blessure.

M. DELAUNAY.

Quand vous êtes-là! le meilleur praticien du monde, pour les blessures!... faites, monsieur, je regarderai... et ça me servira de leçon...

FENIMORE.

Vous dites?... et devant tout le monde... ah! monsieur cette parole efface tout... votre main...

M. DELAUNAY.

De grand cœur, monsieur...

SAINT-ROBERT.

Et la mienne, mon oncle?

FENIMORE.

La tienne... gredin... garde celle de mademoiselle, je vois à ton visage que ce sera ton meilleur chirurgien.

SAINT-ROBERT, *se levant.*

Oui... mais il y a le départ.

FENIMORE.

Le départ?... qu'est-ce qui parle de départ?

SAINT-ROBERT.

Parbleu! mon beau-père!...

FENIMORE.

Vous? oh! par exemple! si mon neveu part je reprends ma querelle... ou il restera, ou nous nous battrons... Choisissez...

JULIE.

Mon père...

MADAME DELAUNAY.

Mon ami!

SAINT-ROBERT.

D'abord si vous refusez, je tombe malade et je m'installe chez vous.

M. DELAUNAY.

Malade entre deux chirurgiens... malheureux! Julie, prends bien vite le bras de M. de Saint-Robert et sauve-le!

SAINT-ROBERT.

Enfin voilà le duel de mon oncle...

FENIMORE, *l'interrompant.*

Fini par le mariage de mon neveu.

SAINT-ROBERT.

Nom d'un chien ce n'est pas sans peine.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Vous le voyez messieurs j'eus fort à faire,
Sur moi les duels fondaient de toutes parts.
Il m'a fallu pour trouver un beau père.
De trois combats affronter les hasards.
Tous ces dangers, renaîtront ce me semble
Et dès demain, mais je les craindrais moins,
Si vous vouliez revenir tous ensemble, } (*bis.*)
Et me servir encore de témoins.

Paris — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.